Le testament politique de Julius Streicher

Le testament politique de Julius Streicher

Ma confession

Traduction de l'allemand par
Valérie Devon

2ème Édition révisée et augmentée

Didi18
Éditions

Titre du livre original : « *Das Politische testament Julius Streichers* »
Couverture réalisée par : Mario Santa Maria
Composition et mise en page : Valérie Devon

2e Édition révisée et augmentée

Le testament politique de Julius Streicher©2020 Version française Valérie Devon
Imprimé et Publié par les Éditions Didi18

Tous les droits sont réservés. Ce livre ou une partie de celui-ci ne peut être reproduit ou utilisé de quelque manière que ce soit sans l'autorisation écrite expresse de l'éditeur, à l'exception de l'utilisation de courtes citations dans une revue de livres ou un journal scientifique.
Pour toute information contactez-nous : valpop@protonmail.com

Ce document est issu des papiers du capitaine Dolibois[1]

Au cours de l'histoire, il est souvent arrivé que des documents d'un grand intérêt et d'une grande importance historique soient complètement perdus pour la postérité. Cela est particulièrement vrai pour les sources qui, en dehors des canaux officiels normaux, sont tombées entre les mains de personnes qui, pour une raison ou une autre, ont alors temporairement ou définitivement caché au public les objets qui étaient entrés en leur possession. Ce sort a également été partagé par le testament politique de Julius Streicher, intitulé « Ma confession », qui n'est réapparu que maintenant, plus de trente ans après le procès de Nuremberg et après la mort de son auteur. Les détails des origines du document sont fascinants. Son authenticité est aussi incontestable que sa signification historique ; le ton, le contenu et le style pompeux sont caractéristiques du *« Frankenführer »* délibérément héroïque, le Gauleiter Julius Streicher, et son caractère unique assure à la « Confession » une place dans la littérature historique.

Dans l'histoire de ce testament politique, outre son auteur, l'homme responsable de son écriture joue un rôle décisif : le capitaine John E. Dolibois, officier du service de renseignement de l'armée américaine, chargé d'interroger les principaux nationaux-socialistes lors de la préparation du procès de Nuremberg.[2] L'implication de Dolibois avec Streicher et les autres principaux nationaux-socialistes a commencé à Mondorf-les-Bains, au Luxembourg, où l'enclave numéro 32 des

[1][NdT : source : www.ifz-muenchen.de/heftarchiv/1978_4_6_baird.pdf]

[2] Le capitaine Dolibois a parlé de son travail d'officier de presse américain dans deux entretiens que l'auteur (Jay W. Baird) a réalisés avec lui en février et avril 1973. Lorsqu'il est fait référence à son témoignage dans ce qui suit, il s'agit des enregistrements de ces entretiens, qui sont en possession à la fois de M. Dolibois et de l'auteur.

prisonniers de guerre du continent central (nom de code « Ashcan ») avait été établie. C'est là que les accusés du procès de Nuremberg ont été gardés cachés pendant l'été 1945 avant d'être amenés en Allemagne pour y être jugés. La mission de Dolibois ainsi que quatre autres officiers de renseignement consistait à vivre à proximité des Allemands. Ceux-ci avaient été logés dans l'hôtel palais du Luxembourg de cette belle station thermale, qui se présentait alors comme un camp militaire avec des projecteurs et des fils barbelés afin de protéger les détenus de la colère des victimes de la politique inhumaine du Troisième Reich.

En fait, Dolibois, qui est apparu sous le pseudonyme de « Capitaine Gillen », a appris à très bien connaître Streicher dans ce palace hôtel, et c'est là que ce dernier a présenté la seule copie de son testament politique à son interrogateur américain.

Ce n'est pas un hasard si le « capitaine Gillen » a pu gagner la confiance de Streicher et de quelques autres prisonniers allemands à Mondorf-les-Bains puis à Nuremberg. Au début de son engagement auprès des prisonniers, il était encore évident qu'il assumait le rôle d'« agent de soins », terme utilisé pour la première fois par Göring dans une conversation avec Dolibois.[3]

[3] Dolibois a décrit les circonstances de cette rencontre : « Le premier homme que j'ai rencontré était Hermann Göring... On a frappé à la porte, j'ai répondu, et Göring..., qui était très curieux de savoir qui j'étais et quel était mon travail, se tenait là. Et il m'a demandé directement : 'Qui êtes-vous ?' Et : 'Qu'allez-vous faire ici ?' Et avant que je ne puisse répondre, il m'a dit : 'J'espère que vous serez une sorte d'agent de soutien, car nous avons besoin de quelqu'un ici pour veiller à ce que nous soyons traités décemment, que nous ne soyons pas maltraités de quelque manière que ce soit et que les dispositions de la Convention de Genève soient respectées.' (Tout cela fut dit de manière quelque peu sarcastique et sardonique). Il a dit : 'J'espère que ce sera votre préoccupation !' Je l'ai dit clairement : 'Oui, c'est plus ou moins mon travail. Je veillerai à ce que vous ne soyez pas maltraités'. . . Lorsque je l'ai signalé lors de notre réunion du personnel ce soir-là, nous avons convenu que ce ne serait pas un mauvais rôle pour moi. Je devais seulement faire

Ainsi, Dolibois s'occupait-il principalement des souhaits personnels des prisonniers et des demandes de prestations, qui lui parvenaient sans cesse.

Dolibois a fait preuve de beaucoup de tact et de compétence dans cette fonction inattendue mais elle lui a aussi permis d'envoyer des messages de Göring et de Streicher à leurs familles ainsi que ceux d'autres prisonniers. Cela se traduit non seulement par le fait que Streicher lui a confié son testament politique, mais aussi par plusieurs lettres de remerciement au « capitaine Gillen » qui ont été écrites lors du procès de Nuremberg.

Lorsque Streicher est tombé aux mains de l'armée américaine, il avait vraiment besoin de soins. Après avoir vécu pendant toute la guerre sur sa propriété à Pleikershof, près de Nuremberg – conséquence de sa chute comme Gauleiter en 1940 – Streicher pense au suicide, alors que l'effondrement du Troisième Reich se rapproche. Il est même allé jusqu'à creuser une tombe commune pour lui et sa seconde épouse – Adele Tappe, sa secrétaire à Pleikershof, qu'il a épousée en avril 1945 – mais finalement, après mûre réflexion, il avait décidé de prendre un faux nom et, barbu et couvert d'un cache-œil, de se réfugier dans les Alpes.[4]

---

quelques interrogatoires de nature plus sensible… Ce rôle m'a donc donné une raison de continuer à venir vers eux... à chaque fois que nous voulions savoir quelque chose. Cela m'a donné un accès que les autres interrogateurs n'avaient pas, car ils n'apparaissaient qu'en tant qu'interrogateurs et étaient toujours suspects. »

[4] Adele Tappe-Streicher a fait la déclaration suivante au procès de Nuremberg le 29 mai 1946 : « Comment se fait-il que vous soyez venue à épouser l'accusé en avril 1945 ? Avez-vous compris la question ? » Adele Streicher : « Oui, Julius Streicher voulait participer à la bataille de Nuremberg. Je voulais l'accompagner, mais il m'a donné son nom en premier. Nous allions mourir ensemble. » Dr Marx : « Vous avez quitté Pleikershof avec lui et où êtes-vous allés ? » Adele Streicher : « Au départ, nous voulions aller à Nuremberg, mais cela nous a été refusé par crainte de problèmes de compétences. Nous nous

Malgré son déguisement, Streicher a été reconnu et arrêté par des soldats de l'armée américaine. Selon lui, ce n'est qu'à ce moment-là que ses difficultés ont vraiment commencé, car il avait été brutalement maltraité. Streicher a affirmé que lui et sa femme avaient été déshabillés par les gardes – pour la plupart des soldats de couleur – puis forcés à défiler nus ; on leur avait craché dessus et on leur avait même écrasé des cigarettes brûlées sur la peau. Après de telles épreuves, Dolibois a dû être un spectacle des plus agréables pour Streicher ; c'est le « capitaine Gillen » qui a récupéré Streicher à Augsbourg et l'a amené personnellement au Luxembourg dans sa jeep.[5] Le rôle de Dolibois en tant qu'officier de soutien pour Streicher a donc commencé presque immédiatement après sa capture.

La vie en prison était difficile pour le Frankenführer. Ses codétenus – tous des responsables nationaux-socialistes – ont manifesté le mépris qu'ils ressentaient pour lui.

Lorsque Streicher est apparu dans la salle à manger commune pour le dîner après son arrivée à Mondorf-les-Bains, les autres prisonniers lui ont tourné le dos et ont quitté la pièce. Certains des prisonniers se sont sentis si offensés par la présence de Streicher aux repas qu'ils ont formé un comité qui a soumis une demande formelle au colonel Burton C. Andrus – responsable

---

sommes donc dirigés vers Munich. À Munich, on nous a ordonné de continuer en direction de Passau. De Passau, nous avons été envoyés à Berchtesgaden. De Berchtesgaden, nous avons été envoyés à Kitzbuehel. » Dr Marx : « Comment se fait-il que l'intention initiale d'aller à la mort ensemble n'ait pas été mise en pratique ? Qu'est-ce qui l'a poussé à le faire ? » Adele Streicher : « Une conversation avec trois jeunes soldats en a été l'occasion. » IMT, XII, P. 426.

[5] Dolibois rapporte qu'au cours de l'été 1945, une photographie circulait dans l'armée américaine montrant un Streicher nu avec un manteau militaire jeté sur l'épaule, les testicules gonflés par les coups, une couronne de barbelés sur la tête et une pancarte disant : « Julius Streicher, roi des juifs ». Interview de Dolibois, p. 31 sq.

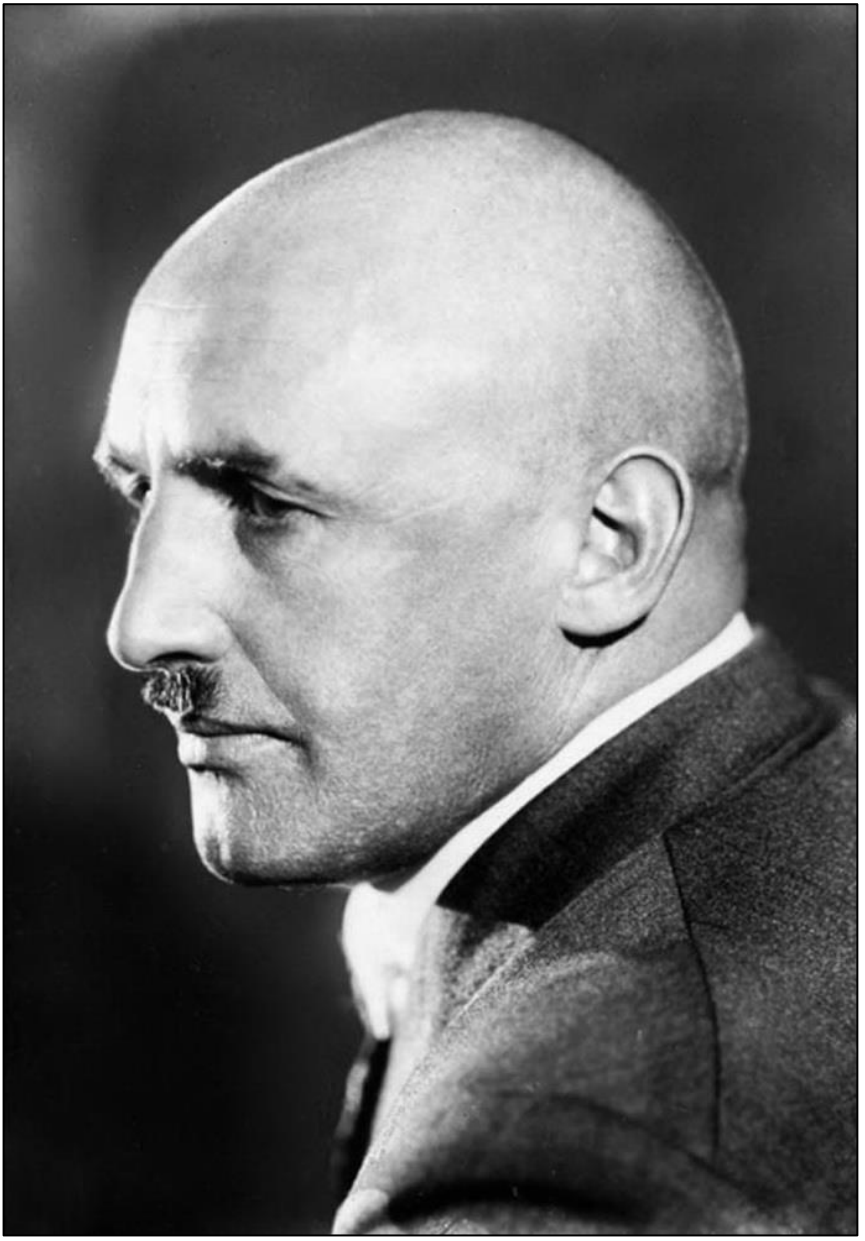
des questions de sécurité à Mondorf-les-Bains et à Nuremberg – de ne pas manger dans la même pièce que Streicher.

Andrus rejeta la demande et en profita pour faire un de ses fréquents discours théâtraux, cette fois-ci devant les prisonniers rassemblés, où il prêcha sur le salaire du péché[6] ; une partie de leur punition en tant que « criminels nazis » consistait à rompre le pain avec Julius Streicher. Seul Robert Ley avait franchi le mur du mépris pour Streicher et lui avait tendu une main amicale, mais après le suicide de Ley dans sa cellule de Nuremberg, Streicher fut à nouveau complètement isolé.[7]

JAY W. BAIRD

Janvier 1978

[6] Entretien Dolibois, p. 41 sq. Cf. également B. C. Andrus, *"I was the Nuremberg Jailer"*, New York 1969, p. 39.
[7] Entretien Dolibois, p. 37 sq.



Julius Streicher

« Troublée par la faveur et la haine des partis, son image oscille au gré de l'histoire. »

Friedrich von Schiller

« Par bêtise, malveillance et lâcheté, certains contemporains avaient cru qu'ils pouvaient et devaient dénaturer et rabaisser le contenu et la forme de 25 années de travail pédagogique, que j'avais accompli à la fois en paroles et par écrit. La plupart de ces critiques n'ont pas forgé leur jugement selon leur propre connaissance, mais plutôt en contestant de façon complaisante l'opinion d'un autre. Pour ces contemporains et juges douteux et pour tous ceux qui veulent savoir, ce compte rendu invite à la réflexion sur ce qui fut la période la plus difficile pour le peuple allemand. »

Mondorf-les-Bains, Luxembourg, Maison des détenus,
Été 1945
Julius Streicher

L'appel du destin

J'étais un jeune villageois de cinq ans lorsque j'ai entendu pour la première fois le mot *« juif »*. Je l'ai entendu de la bouche de ma mère. Elle avait choisi, commandé et prépayé, d'après un échantillon, le tissu destiné à un costume pour son père auprès d'un voyageur itinérant de la ville. Lorsque la marchandise est arrivée, le tissu ne correspondait ni à la couleur ni à la qualité de l'échantillon. Ma mère s'est sentie trompée et nous, les enfants, avons pleuré avec elle.

Lorsque je suis allé à l'école et que j'ai appris de la bouche du prêtre le récit des souffrances du Sauveur de la chrétienté en classe de religion, la nouvelle selon laquelle les juifs n'avaient eu aucune pitié pour le Sauveur ensanglanté ; qu'ils n'étaient pas satisfaits des tortures infligées au prisonnier ; et qu'ils avaient même exigé sa crucifixion – même si Pilate, le gouverneur romain, a pu rejeter l'accusation selon laquelle Jésus avait commis

un crime contre les lois pénales en combattant les Pharisiens juifs – m'a rempli d'horreur. Dans ce cours de religion, un premier pressentiment était né en moi : la nature du juif est particulière.

En 1909, j'ai été affecté comme professeur à l'école primaire municipale de Nuremberg et j'ai quitté mon bourg bavarois-souabe. À cette époque, la lutte pour libérer l'école de la tutelle spirituelle était particulièrement féroce, et comme le corps enseignant pensait avoir trouvé un assistant parlementaire au sein du parti démocratique, c'est tout naturellement que j'ai voulu m'exprimer en tant que représentant des jeunes enseignants appartenant à ce parti.

J'ai vite surmonté ma réticence intérieure, je me suis levé et, pour la première fois de ma vie, je me suis retrouvé devant un pupitre à parler en public. J'ai parlé franchement ; j'ai dit ce qu'une voix intérieure me dictait. À la fin de mon discours, un tonnerre d'applaudissements m'a fait monter le rose aux joues. Mais certains, parmi les personnes présentes, ne s'étaient pas joints à ces applaudissements. Ils me regardaient bizarrement d'un air interrogateur. Il s'agissait pour la plupart de jeunes avocats. Ils étaient différents de ceux qui avaient applaudi. Lorsque dans la nuit, je suis rentré chez moi pensif, le fondé de pouvoir aux yeux bleus de la banque Cohn a posé sa main sur mon épaule et a dit avec la sagesse qu'il avait acquise :

> *« Streicher, laissez-moi vous dire quelque chose : je travaille dans une entreprise juive. J'ai appris le silence dans des moments où mon cœur allemand aurait volontiers parlé, et je parle souvent dans des moments où j'aimerais me taire. Les juifs sont certes peu nombreux, mais ils sont puissants grâce au pouvoir qu'ils ont acquis sur le plan*

économique et politique, et ce pouvoir est dangereux. Mon cher Streicher, vous êtes encore jeune et casse-cou, et vous dites ce que vous pensez. Mais souvenez-vous toujours de ce que je vous ai dit : 'les juifs sont une puissance et cette puissance est dangereuse, très dangereuse ! »

Au cours de la période qui a suivi, j'ai souvent pensé à ce sage avertissement et aujourd'hui encore je dois le faire, dans la maison des détenus à Mondorf-les-Bains au Luxembourg.

Ashcan, ou enclave n°32 pour prisonniers de guerre du continent central. Ce camp contrôlé par les Alliés était situé dans l'Hôtel Palace de Mondorf-les-Bains, au Luxembourg
Ici la « classe de 1945 », Julius Streicher est au 4e rang à droite.

Peu après le début de la Grande guerre, des voix se sont élevées afin de signaler que la masse des juifs mobilisés seraient –

afin d'être à l'abri – tenus à l'écart du front, mais pire encore, qu'ils effectueraient leur service en sécurité dans les bureaux de l'économie de guerre au pays. L'ordre donné par le ministre de la Guerre en 1916 aux services de l'armée afin d'enregistrer le nombre et le type de participation des juifs à la guerre a dû être abandonné car ces derniers avaient informé le gouvernement impérial que l'exécution de cet ordre mettrait en péril la souscription des obligations de guerre. Lorsque j'ai repensé à ce qui s'était passé au milieu de la première guerre mondiale, le pressentiment enfantin de l'existence d'une question juive avait été remplacé par une première prise de conscience significative.

Cette première connaissance de l'existence d'une question juive fut accentuée par de nouvelles expériences. Dès l'été 1918, de nouvelles rumeurs de l'arrivée imminente d'une tempête politique ne cessaient d'affluer de l'arrière du front, qui mettrait rapidement fin à la Grande guerre. Les slogans qui accompagnaient ces rumeurs étaient les mêmes que ceux que la propagande ennemie utilisait sur les tracts largués au-dessus des tranchées allemandes. Le moral de guerre allemand et les convictions allemandes devaient être amenés à un point de rupture ultime. J'ai alors compris qui étaient les promoteurs secrets de la propagande de pourrissement des deux côtés du front lorsque, le premier jour de l'armistice, un conseil de soldats portant des brassards rouges et un sergent français ont étendu leurs mains en souriant à travers les tranchées devenues désormais inoffensives. Les deux hommes qui s'étaient serrés la main étaient juifs. La volonté d'un esprit avait poignardé dans le dos le moral de guerre allemand, ce qui, par la suite, avait fait dire de la bouche même des juifs Toller, Erich Mühsam et Kurt Eisner, que la trahison contre la patrie était de l'héroïsme et que la défaite de l'Allemagne était leur œuvre. À son insu, l'armée allemande, invaincue dans les batailles de la guerre mondiale, contrainte par la cruauté du diktat de

l'armistice et sous la supervision des soldats rouges, est retournée dans la honte d'une patrie trahie.

Lorsque le terrible et sanglant crime de la révolution a été commis, un désespoir étouffé s'est abattu sur l'esprit allemand tel un immense linceul et un profond désir d'une main forte pour rétablir l'ordre a rempli le cœur de ceux qui osaient encore espérer. Plus d'une décennie devait s'écouler avant que cet espoir ne se réalise miraculeusement.

Moi aussi, je suis revenu de la Grande guerre dans cette nouvelle Allemagne, dont les arrivistes marxistes avaient prédit que ce serait un empire empreint de beauté et de dignité. Moi aussi, je m'étais détourné avec dégoût de ce qui était arrivé et je pensais que je devais attendre dans un coin jusqu'à ce qu'un miracle se produise. Je vivais comme avant la guerre, avant que je n'ai abandonné mon travail d'enseignant et d'éducateur de la jeunesse allemande. Pendant mes heures de repos, cependant, je me plongeais dans la solitude rurale avec de la peinture et des pinceaux afin de trouver le Dieu qui avait créé la grandeur historique du passé allemand.

Puis, une voix s'est élevée en moi : *« Tu fais partie de ton peuple et il en sera toujours ainsi même dans les moments où tu penseras qu'il n'y a plus d'espoir. Tu ne peux vivre que si ton peuple continue à vivre, et tu couleras avec lui, si tu ne contribues pas aussi à surmonter l'abîme ! »* Ce fut pour moi le premier appel du destin.

Une question de race ?

Un soir de décembre 1918, le hasard m'a conduit au restaurant *« Kulturverein »* à Nuremberg, dans la grande salle dorée où se réunissait chaque semaine un groupe de citoyens. L'orateur était

Karl Maerz, un ingénieur diplômé, un homme au caractère noble et qui jouissait d'une grande réputation. J'ai entendu de sa bouche diverses déclarations sur la question juive, ce qui me permit d'éclaircir davantage une prise de conscience qui se manifestait déjà en moi. Je me suis alors mis à lire des publications et des livres éclairés. Lorsque je suis tombé sur les jugements que les grands hommes de l'Antiquité, du Moyen-Âge et de l'ère nouvelle avaient rendus sur la nature du judaïsme et son action dans la vie des nations, et lorsque j'ai enfin appris à connaître la foi juive, je fus profondément ravi de cette découverte et tout aussi choqué, car j'apprenais que depuis 4 000 ans, il existe dans ce monde un ennemi, qui est parvenu jusqu'à aujourd'hui, à provoquer des malheurs, camouflé sous le masque de *« peuple de Dieu »*. Néanmoins, la porte de la connaissance ultime m'a été ouverte par la confession du juif Disraeli, qui, pour ses mérites en tant que Premier ministre anglais, fut anobli et devint lord Beaconsfield. Dans son livre *« Endymion »*, il confesse : *« La question raciale est la clé de l'histoire du monde. »*

Ainsi, l'affirmation selon laquelle il existe une question raciale et que la connaissance de cette question est à même d'éclairer le cours souvent si mystérieux des évènements mondiaux, nous vient-elle de la bouche même de l'un des plus grands juifs. Cette phrase devrait permettre à ceux de mes lecteurs qui ne sont pas encore au courant de la situation de faire la lumière sur les forces constructrices et destructrices qui influent sur les affaires du monde.

Qu'entend-on par « race » ? La science répond :

> *« Une communauté de personnes, qui, sous leur forme physique et leur nature spirituelle-émotionnelle, se ressemblent et qui transmettent*

leurs traits physiques ainsi que leurs caractéristiques spirituelles et émotionnelles à leur descendance par l'hérédité, est appelée une race. »

La science a établi sans conteste la présence d'une demi-douzaine de races humaines, dont la plus créative et donc la plus précieuse est la race nordique. Par race nordique, la science désigne la communauté de sang de ces personnes noblement formées, de grande taille, à la tête longue, aux cheveux blonds, aux yeux bleus et à la peau claire, dotées des dons spirituels et mentaux que sont le courage de mourir, la persévérance, la sincérité, la loyauté, la conscience et la puissance créatrice. C'est une communauté de sang de personnes qui ont survécu au processus de sélection (ceux qui étaient physiquement, mentalement et émotionnellement inaptes ont péri) de l'ère glaciaire de l'Europe du Nord, qui s'est terminée il y a 12 000 ans. Cette race nordique, avec son esprit divin, a créé des valeurs éternelles pour l'humanité. Elle a inventé la culture du grain à partir de graminées sauvages, l'élevage d'animaux domestiques, elle a inventé la charrue, l'utilisation des minerais, et dans sa puissance créatrice, elle a révélé sa destinée divine pour être la race choisie pour le commandement. Depuis la nuit des temps ; d'innombrables mouvements de paysans issus de cette race nordique, se sont déplacés vers le sud et vers le sud-est pour chercher de nouveaux territoires et se sédentariser. Si, par la suite, les civilisations avancées de l'Inde, de la Perse et du Proche-Orient ont pu s'épanouir, et qu'une civilisation grecque et romaine a pu naître ; dont les créations, dans leur beauté et leur puissance – même dans leurs ruines – rayonnent encore pleinement aujourd'hui ; alors il faut remercier la volonté de création et la puissance créatrice de la race nordique.

Il ne faut pas confondre peuple et race. Alors qu'une race est une communauté de sang composée de personnes physiquement,

mentalement et émotionnellement semblables, un peuple est une communauté faite d'inégalités. Au sein d'un peuple, il y a aussi bien de grandes que de petites personnes, aux crânes longs ou ronds, à la peau claire, jaunâtre ou brunâtre, aux cheveux blonds, bruns ou noirs et aux yeux bleus, bruns ou noirs. De la même manière, leur nature mentale et émotionnelle est également différente. Au cours des millénaires, les descendants de la race nordique ont quasiment disparu dans les peuples du sud de l'Europe dans un mélange racial coloré, tandis que dans les peuples du nord de l'Europe, ils ont survécu en nombre considérable, comme en Allemagne.

« Norvégiens, battez-vous pour la Norvège, inscrivez-vous au 12 Stortingsgata, Oslo. »

Si les Allemands sont encore appelés *« Allemands »* par d'autres peuples aujourd'hui, il s'agit d'un rappel de l'époque où le germanique, en tant que descendant de la race nordique, était encore la dernière grande source de sang qui a permis à d'autres peuples de recevoir à plusieurs reprises ce nouveau sang créateur.

C'est le sang germanique qui a donné au peuple anglais le type d'homme si noble de corps et d'âme, si tenace et persévérant dans la poursuite de ses objectifs, et qui devait devenir le créateur du plus grand empire des temps modernes. Et s'il est possible qu'en quelques siècles seulement,

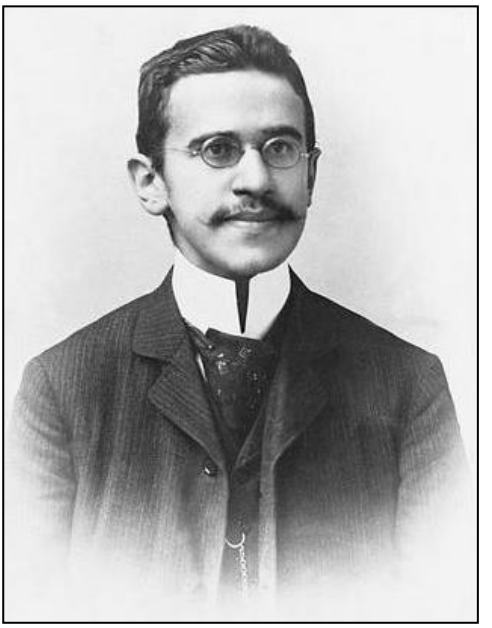
un Nouveau monde d'une telle puissance créatrice et d'une telle grandeur ait émergé en Amérique du Nord, alors c'est aussi le fait d'hommes de forme et d'âme nordiques.

Selon un ancien savoir paysan : la valeur d'utilité des animaux domestiques est préservée tant que l'élevage des animaux est maintenu à un niveau élevé. Mais leurs performances ainsi que leur apparence diminuent, si une lignée élevée est accouplée à des races peu performantes. Il en va de même avec les races humaines. Tant que la race nordique a continué à se reproduire avec le même sang, sa noblesse physique a été préservée. Ainsi, l'essence spirituelle et donc la puissance créatrice de l'esprit, se transmettaient-elles aux descendants. Mais, à partir du moment où l'homme nordique a commencé à mélanger son sang avec d'autres races, la forme nordique et le nordique se sont perdus dans sa descendance. C'est une loi de la nature : ce qui est élevé ne se conserve que dans ce qui est élevé, le sacré seulement dans le sacré. Si la barrière de cette loi naturelle est franchie, si les races commencent à se mélanger, alors la valeur intrinsèque de ce qui est élevé et précieux s'enfonce dans le marécage de ce qui est bas et sans valeur.

C'est le diable qui a enseigné aux premiers êtres humains légendaires, Adam et Eve, la croyance selon laquelle l'homme pouvait être l'égal de Dieu ; parce qu'ils ont cru aux susurrations du diable, ils ont perdu leur paradis. C'est aussi le diable qui a introduit la doctrine de l'égalité de tous les peuples. Le premier péché contre le sang s'est produit au moment où le premier mélange de sang des Nordiques avec le sang d'autres races a commencé, et le péché originel est né. C'est alors que sont apparus le désordre mental et le mécontentement, et avec eux le malheur parmi les hommes.

Désormais, le secret n'est plus un secret, maintenant nous savons : par le mélange du sang de la race nordique avec le sang des races humaines de couleur, l'âme créatrice nordique, a également péri avec le corps noble nordique dans le marécage racial du Sud et du Proche-Orient. Avec la disparition des hommes de la race nordique de ces pays, leurs créations culturelles ont également invariablement pris fin. Si donc les cultures de l'antiquité n'ont été transmises à notre époque que sous forme de ruines, cela témoigne du drame racial qui a eu lieu il y a quelques millénaires : le déclin de la race nordique.

Dans son livre *« Le déclin de la grande race »*, publié en 1913, Madison Grant, le grand visionnaire étatsunien, a proclamé que même dans le creuset de l'Amérique du Nord, où les gens de couleur ont commencé à s'accoupler avec la race nordique, l'homme créatif de la race nordique s'enfonce irrémédiablement dans le marécage racial, et avec ce naufrage, la grande lumière que les gens de la race nordique ont apportée au Nouveau monde s'éteint.



Otto Weininger, 1880 - 1903

Disraeli a donc raison lorsqu'il dit qu'il y a une question raciale et que seule la connaissance de cette question peut éclairer nombre d'évènements historiques qui jusque-là paraissaient incompréhensibles.

Le destructeur du monde

Le peuple juif a émergé du chaos racial du Proche-Orient, où l'homme nordique, dans sa recherche de nouveaux territoires, a rencontré des peuples jaunes, bruns et noirs et a mélangé son sang avec ces peuples de couleur. L'érudit juif Otto Weininger affirme cela dans son œuvre *« Sexe et caractère »* [*« Geschlecht und Charakter »*]. Il écrit :

> *« Le mélange de sang mongol a donné à de nombreux juifs une couleur de peau jaunâtre et le mélange de sang noir a créé des juifs aux lèvres épaisses et aux cheveux bouclés. »*

Il n'y a pas de nation où la diversité du mélange est aussi évidente que chez les juifs. Le peuple juif a absorbé du sang de toutes les races, y compris, dans une large mesure, du sang de la race nordique. Dans chaque mélange de sang, il y a aussi un mélange de valeurs spirituelles et mentales. La diversité du sang juif a créé le type racial physique et spirituel que nous appelons « juif ». Mais la diversité du sang juif a également déterminé le chemin inhabituel que le judaïsme a commencé à prendre lorsqu'il a élevé son « Être élu » au rang de loi divine, créant ainsi cette ségrégation qui a assuré la préservation du peuple juif en tant que peuple et race jusqu'à nos jours. Les Saintes Écritures des juifs, « l'Ancien Testament », fournissent des informations à ce sujet. Dans le livre de l'Exode, chapitre 17, il est rapporté comment le dieu des juifs Yahvé a conclu une alliance avec le patriarche du peuple juif, Abraham, qui devait être en même temps une alliance pour tout le judaïsme pour l'éternité. La déclaration se lit comme suit :

« J'établirai mon alliance entre moi et toi, et tes descendants après toi (…) : ce sera une alliance perpétuelle (…). »

Comme l'alliance devait être conclue pour des temps éternels et donc indissoluble, il a été décidé d'adopter un signe d'alliance tout aussi indissoluble :

« Tout ce qui est mâle parmi vous doit être circoncis sur le prépuce. Cela sera un signe d'alliance entre moi et vous. »

Il ne fait aucun doute que seuls les circoncis devaient être reconnus comme membres de l'alliance. Il est écrit :

« Un mâle incirconcis, qui n'aura pas été circoncis dans sa chair, sera exterminé…»

Avec cette détermination de l'élection divine, le judaïsme s'est créé une tenue de camouflage qui a contribué à un degré extraordinaire à la tolérance accordée à celui-ci par le christianisme et l'a même amené à défendre, à certaines époques, les intérêts juifs.

Un peuple qui se déclare être le peuple élu de Dieu doit également se fixer un but de vie qui n'est pas commun. Dans la Genèse, chapitre 15, Yahvé parle à Abraham :

« Je bénirai ta semence et la multiplierai comme les étoiles du ciel ; je donnerai à ta postérité … toutes ces contrées ; et toutes les nations de la terre seront bénies en ta postérité…»

Toutes les nations de la terre ! Avec cette promesse de leur dieu Yahvé, la création de la domination juive sur le monde est devenue un commandement pour le judaïsme.

Puis, après un séjour de près de 500 ans, les juifs ont dû quitter l'Égypte ; ils cherchèrent à utiliser la terre promise de Canaan. C'était une terre qui avait été rendue si prospère par les paysans venus du nord qu'on pouvait dire que le lait et le miel y coulaient.

Le chapitre 12 de l'Exode traite des remerciements que les juifs ont adressés à leur pays d'accueil avant leur départ d'Égypte :

> *« L'Éternel frappa tous les premiers-nés dans le pays d'Égypte, depuis le premier-né de Pharaon assis sur son trône, jusqu'au premier-né du captif dans sa prison, et jusqu'à tous les premiers-nés des animaux... »*

Leur guide en Égypte avait été Moïse. Il n'avait pas manqué de faire en sorte que son peuple emmène les trésors d'or et d'argent des Égyptiens. Déjà à cette époque, il y avait une sous-humanité parmi les peuples, qui faisait bon ménage avec les juifs. Il est écrit :

> *« Une multitude de gens de toute espèce montèrent avec eux ; ils avaient aussi des troupeaux considérables de brebis et de bœufs. »*

C'est cette *« multitude »* qui a donné son sang pour les juifs lors de l'invasion de la terre promise de Canaan.

Le dieu juif Yahvé a pris la direction du conseil de guerre pour la conquête de la terre de Canaan. Il est écrit dans le livre des Nombres, au chapitre 33 :

> *« Et le Seigneur (Yahvé) parla avec Moïse dans les plaines du Moab au-delà du Jourdain et dit : lorsque vous aurez passé le Jourdain et que vous serez entrés dans le pays de Canaan, vous*

chasserez devant vous tous les habitants du pays, vous détruirez toutes leurs idoles de pierre, vous détruirez toutes leurs images de fonte, et vous détruirez tous les hauts lieux. Vous prendrez possession du pays, et vous vous y établirez ; car je vous ai donné le pays, pour qu'il soit votre propriété. Vous le partagerez par tirage au sort entre vos familles… »

Dans le livre du Deutéronome, chapitre 20, Yahvé se fait encore plus clair :

« Lorsque tu t'approcheras d'une ville pour la combattre, tu lui proposeras la paix. Si elle accepte la paix et t'ouvre ses portes, toute la population qui s'y trouve sera astreinte à la corvée et te servira. Mais si elle refuse la paix et engage le combat, tu l'assiégeras. Le Seigneur ton Dieu la livrera entre tes mains, et tu passeras tous les hommes au fil de l'épée… tu ne laisseras subsister aucun être vivant. »

Et les juifs ont agi comme leur dieu leur avait dit par la voix de Moïse. Dans le livre des Nombres, chapitre 31, il est écrit :

« Puis les fils d'Israël emmenèrent comme captives les femmes de Madiane avec leurs petits enfants et ils se livrèrent au pillage en s'emparant de tout leur bétail, de tous leurs troupeaux, de toutes leurs richesses. À toutes les villes qu'habitaient les Madianites et à tous leurs campements, ils mirent le feu. Ils prirent donc tout le butin, tout ce qu'ils avaient capturé : hommes et bétail. »

Mais cela n'a pas satisfait le maréchal juif Moïse, car il est écrit :

« Moïse s'irrita contre les commandants des forces armées… qui revenaient de cette expédition guerrière et leur dit : Vous avez donc laissé vivre toutes les femmes ? Maintenant, tuez donc tous les petits garçons ; et toutes les femmes qui ont partagé la couche d'un homme,

tuez-les ! Mais toutes les petites filles, celles qui n'ont pas partagé la couche d'un homme, vous pouvez les garder vivantes pour vous (!). »

Deux questions se posent :

- premièrement, un dieu qui n'a fait alliance qu'avec le peuple juif et qui ordonne à ce peuple le pillage et la destruction cruels d'autres peuples peut-il être en même temps le Dieu des chrétiens qui laisse l'amour du prochain prêcher à travers ses prêtres ?

- deuxièmement : Si des « criminels de guerre » ont jamais existé, où pourraient être localisés leurs maîtres ?

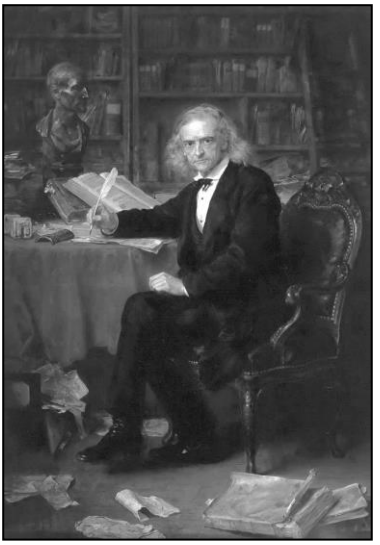
Dans le livre du Deutéronome, chapitre 11, Yahvé fait la promesse suivante aux juifs :

« Tout lieu que foulera la plante de vos pieds vous appartiendra ; votre territoire s'étendra depuis le désert et le Liban, depuis le fleuve, l'Euphrate, jusqu'à la Méditerranée. Personne ne vous résistera... »

Et c'est ainsi que cela s'est passé. Personne n'a résisté aux méthodes de guerre des juifs. Des pays prospères, des civilisations avancées de l'Antiquité ont été détruits et avec eux les peuples qui les avaient créés. La question raciale est la clé de la connaissance de cet évènement.

Au moment où les Romains ont commencé à mener leurs batailles sur le sol grec, le ver de la décomposition du peuple grec avait déjà terminé son travail. Ceux des descendants de la race nordique courageuse et créative qui n'avaient pas rencontré la mort dans les batailles tribales fratricides ou dans les guerres perses de ce pays avaient depuis longtemps continué à procréer en donnant naissance à des enfants nés de femmes de sang

inférieur. Les nobles corps grecs, si beaux dans leurs proportions, et l'esprit proche de Dieu qui résidait à l'intérieur, était devenu une rareté. La Grèce était devenue le lieu de débauche des races mixtes et juives, dont la misère mentale et spirituelle détruisait inévitablement la beauté.



Theodor Mommsen, 1817 - 1903

Mais le peuple romain était lui aussi en état de dissolution depuis longtemps. Les combats fratricides et surtout l'extermination de Carthage avaient provoqué une saignée des peuples nordiques, dont Rome ne pouvait se remettre. Le développement du pouvoir qui s'ensuivait alors au plus profond de l'Afrique et de l'Asie ne pouvait plus cacher l'inévitabilité de la chute à venir. La connaissance du rôle des juifs dans la chute du peuple romain nordique a conduit le grand historien allemand Theodor Mommsen à confesser dans son *« Histoire romaine »* que les juifs du peuple romain étaient un *« ferment de décomposition ».*

Alors que les terres promises sur la Méditerranée devenaient rares, le regard des juifs s'est tourné vers le Nordland, la terre des tribus germaniques. Déjà dans les premières colonies romaines sur le Rhin et le Danube, les peuples germaniques étaient entrés en contact avec les juifs qui, en particulier en tant que fournisseurs de marchandises blondes, avaient su tirer de riches profits financiers jusqu'en Asie et en Afrique. Mais ce n'est que la montée du christianisme qui a finalement ouvert la porte de

l'empire germanique au peuple juif. La volonté instinctive du peuple germanique de se défendre était désormais supprimée par l'enseignement de l'église selon lequel les juifs étaient le peuple élu de Dieu et donc le porteur du salut pour l'humanité. Celui qui offense les juifs offense le commandement de l'amour du prochain et donc de Dieu.

Mais il était inévitable que le peuple germanique, tourmenté par l'usure juive, se soulève régulièrement pour se défendre violemment et provoquer ces expulsions de juifs qui sont encore aujourd'hui présentées par ces derniers et leurs sympathisants comme des phénomènes d'un Moyen Âge « sombre ». Si les peuples germanisés d'Europe n'ont pas pu, dès cette époque, se libérer à jamais de l'exploitation et de l'empoisonnement physique et mental des juifs, c'est à cause des dirigeants, des nobles, des rois et des empereurs, auprès desquels les juifs avaient su se faire les percepteurs, les conseillers et les médecins personnels.

Les juifs résidaient encore dans les ghettos qu'ils avaient eux-mêmes établis et n'avaient pas encore atteints ce pour quoi ils avaient lutté sans relâche c'est-à-dire l'abrogation des lois juives, qui les avaient stigmatisées pour ce qu'ils étaient vraiment : un peuple et un sang étrangers. Seuls la violence et le renversement des États pourraient enfin leur permettre de s'élever aux positions clés des nations. C'est ainsi qu'eut lieu le premier grand renversement d'État en Europe, la révolution française. Les historiens juifs louent à juste titre la révolution française comme l'une de leurs plus grandes œuvres. La révolution française n'a pas seulement apporté aux juifs l'égalité des droits en tant que citoyens en France, elle a également fait suite aux révolutions de 1848/49, qui ont fait tomber les dernières lois de protection dans les autres grandes nations européennes qui avaient été établies pour empêcher l'infiltration des juifs dans la vie de l'État. Sachant

que la révolution française avait servi les intérêts juifs, Wolfgang Goethe a écrit dans son *« Jahrmarkt von Plunderweilern » [foire annuelle de Plunderweilern]* :

> *« Pour ce peuple rusé, il n'y a qu'une voie possible,*
> *Tant que l'ordre est en place, il n'a rien à espérer. »*

Maintenant que le peuple juif était parvenu à imposer l'égalité des droits entre les nations, il était sur le point de s'emparer du pouvoir politique en plus de son pouvoir financier. *Divide et impera (« Diviser et régner »*). Les peuples étaient divisés entre partis nationalistes et antinationalistes, entre conservateurs et libéraux, entre confessionnels et libres de culte. Dans chaque parti, les juifs se faisaient instigateurs et bénéficiaires. Lorsque cela s'avérait nécessaire, les juifs se sont camouflés derrière un certificat de baptême de n'importe quelle dénomination. De cette façon, le juif a créé dans chaque nation les majorités parlementaires dont il avait besoin à des fins politiques. Ces majorités n'ont pas réalisé au service desquels elles obtenaient leurs votes. L'arme la plus puissante, cependant, a été créée par le juif Karl Marx pour le peuple juif par l'intermédiaire de l'organisation de l'Internationale rouge du prolétariat. Ainsi, convaincu de se libérer du capitalisme mondial, le prolétariat international, en tant que troupe d'assaut des révolutions, défend-il inconsciemment les intérêts mondiaux de ses propres bourreaux.

Mais si un peuple possède encore des forces qui ne peuvent être vaincues de l'intérieur, alors c'est la saignée d'une guerre suivie d'une révolution qui sera appliquée. Dans son livre *« Jüdische Bekenntnisse »* [« Confessions juives »], le Dr Jonak von Freyenwald a recueilli plus de mille déclarations d'éminents juifs, dans lesquelles il est brutalement et ouvertement admis que la Première Guerre mondiale n'était pas seulement une gigantesque

entreprise commerciale de finance internationale, mais aussi un moyen par lequel le peuple allemand, qui résistait encore au désir juif de domination mondiale, devait être amené à un état d'impuissance.

La résistance, à laquelle les juifs de toutes les nations sont exposés, est appelée « antisémitisme »[8]. Les juifs et leurs sympathisants ont affirmé que « l'antisémitisme » est une invention malveillante des Nationaux-Socialistes allemands. Le fameux juif Theodor Herzl apporte la réponse à cette question. Dans son *« Journal intime »* publié en librairie, il écrit :

> *« L'antisémitisme existe partout où des juifs en grand nombre rencontrent des non-juifs. Mais dans les pays où l'antisémitisme n'existe pas encore, il y est amené par les juifs. »*

Avec cet aveu, Theodor Herzl admet l'existence d'une question juive et il reconnaît également que la résistance qui se présente au sein des nations doit être recherchée dans la nature même du juif. Cette constatation l'a conduit à lancer le mouvement sioniste dans le but de créer un foyer national pour tous les juifs.

Le combat commence

Armé de cette connaissance et de cette capacité de cognition, je me suis lancé dans le combat. Si le peuple allemand devait revenir à l'autodétermination de sa vie culturelle et nationale, il devrait alors reconnaître l'ennemi qui l'a plongé dans le malheur, et comprendre que le pouvoir de sa renaissance, et avec lui le

[8] [NdT : « anti-juif » serait un terme plus approprié, « antisémite » étant tout à fait inapproprié et fut inventé par le juif Moritz Steinschneider.]

pouvoir de le libérer des chaînes imposées par l'ennemi à l'intérieur comme à l'extérieur, ne pouvait venir que de lui-même.

« Venez tous ! » hurlaient à la « masse humaine » des affiches rouge sang du haut des colonnes Litfaß[9] et des murs des maisons. Et ils sont tous venus. Le Herkules-Velodrom, lieu de rencontre des ouvriers organisés marxistes, était rempli de gens de l'usine, hommes et femmes, jeunes et vieux. Un émissaire des artisans de la révolution de novembre prit la parole ; ces derniers savaient tous que le pouvoir qu'ils avaient acquis ne pouvait être maintenu que tant qu'il serait possible de préserver la fidélité du prolétariat. Convaincu que le renversement de l'État avait réellement amené les ouvriers de l'usine à se libérer de l'esclavage capitaliste. J'étais un inconnu assis parmi des milliers d'inconnus. Il s'agissait de slogans éculés, tels qu'on pouvait les lire jour après jour dans la presse marxiste. C'était une campagne de diffamation acharnée contre tout ce qui avait un caractère national et constituait un vulgaire éloge de la trahison par l'« Internationale ». Il était évident que l'orateur ne croyait pas lui-même à ce qu'il disait, il n'a donc fait aucune forte impression sur le cœur des auditeurs. Aussi, les applaudissements qu'il a reçus à la fin de son discours ont-ils été froids et forcés.

Je suis intervenu dans le « débat ». Des milliers d'yeux interrogateurs étaient braqués sur moi tandis que je montais vers la tribune couverte de rouge et que je commençais à parler. Je ne me souviens plus de ce que j'avais dit. Mais je n'oublierai jamais le tonnerre d'applaudissements qui a fait rage autour de moi et qui m'a accompagné dans la paix d'une nuit de janvier de 1919 parsemée d'étoiles.

[9] [Ndt : ces colonnes sont connues en France sous le nom de « colonne Morris ».]

Huit jours plus tard. Encore l'appel *« à tous »* et encore des applaudissements pour l'orateur, une invitation aux applaudissements par quelques mains prolétariennes. Et j'ai à nouveau demandé à pouvoir prendre part au débat. *« Un certain M. Streicher souhaite s'exprimer ! Devons-nous le laisser parler ? »* Des cris : *« Laissez-le parler ! »* Et j'ai à nouveau pris la parole. Mais sitôt les premiers mots sortis de ma bouche, des cris de protestation sont montés des premiers rangs : *« Arrêtez ! C'est un provocateur ! C'est un ennemi des travailleurs ! Fichez-le dehors ! »* Et, sous les crachats et les insultes d'une *« masse humaine »* excitée, j'ai quitté le bâtiment où j'avais été acclamé huit jours plus tôt.

Mais la nouvelle s'était répandue dans les usines et les auberges :

> *« Voilà un type qui ne cède pas. Ils l'ont expulsé de la salle parce qu'il a dit que les ouvriers avaient été trompés, qu'ils couraient sur la corde raide du capitalisme sans s'en rendre compte et que le capitalisme, c'était les juifs. Il n'a pas entièrement tort. »*

Et ce *« type »* est revenu. Lorsque le président rouge de la grande assemblée a une nouvelle fois tenté de me retirer la parole, des centaines de personnes ont protesté : « *Au vote ! Au vote ! »* Il y eut un vote. La majorité a voté pour une discussion libre. À partir de ce moment-là, semaine après semaine, dans les assemblées des sociaux-démocrates, des indépendants, des communistes et des spartakistes, j'ai pu exprimer, sans cesse interrompue par des applaudissements, l'opinion politique qui était devenue la mienne – même si c'était seulement pour quelques minutes. Les premières graines avaient germé !

Entre-temps, le diktat avait été signé à Versailles, instrument de haine et de vengeance qui allait mettre le peuple allemand pour l'éternité, dans la camisole de force de l'esclavage, et avec lui, la

ruine nationale et ethnique. Mon heure était venue ! Des affiches rouge sang le criait dans la ville :

« Venez tous !
300 personnes,
qui se connaissent et sont mystérieusement liées
dirigent le destin économique du monde !
Ainsi l'avoue le grand juif
Walter Rathenau !
Venez à l'Herkules-Velodrom !
Julius Streicher
vous révélera le secret,
il vous dira qui sont les hommes
qui asservissent les esprits créatifs de toutes les nations ! »

Et ils sont venus, ils sont tous venus. Deux heures avant le début de l'assemblée, le Herkules-Veldrom était déjà rempli de curieux. Des dizaines de milliers de personnes n'avaient pu entrer et ont rempli la grande place et la rue, jusqu'à la gare centrale. Des policiers à pied et à cheval avaient été appelés pour maintenir l'ordre. Vivre de tels évènements me mettait de bonne humeur et, encouragé par des cris de soutien, j'entrai dans le Herkules-Velodrom en tant qu'orateur de la première assemblée publique que j'avais convoquée. Et j'ai parlé. Parlé librement. *« Continuez à parler ! Continuez à parler ! »* J'ai parlé jusqu'à minuit, et quand j'eus terminé et que, baigné de sueur, un tonnerre d'acclamations a éclaté, une prière de gratitude silencieuse s'est élevée de mon cœur vers le ciel. Je l'ai senti : maintenant la voie était ouverte vers le cœur des séduits, vers le cœur des gens de l'usine, vers le cœur de l'édifice que le juif Karl Marx avait érigé dans le cerveau des esprits créatifs !

Le second grand rassemblement que j'ai convoqué fut dynamité par une bande de terroristes soudoyés avec de la bière et des cigarettes. Mon discours s'est terminé par une bagarre sanglante.

Dans l'intervalle, un groupe d'hommes s'était déjà formé autour de moi ; ils étaient prêts à risquer leur vie pour me protéger du terrorisme des criminels politiques. À la troisième grande assemblée que j'ai convoquée, des terroristes achetés vinrent à nouveau provoquer une explosion, ils furent propulsés sur les portes et les fenêtres à l'aide de tuyaux d'eau qui avaient été préparés à cet effet. Cette douche froide a eu pour conséquence que plus aucune de mes autres assemblées n'a été perturbée.

Le locataire du Herkules-Velodrom s'était cependant laissé intimider et à partir de là, il me refusa l'accès à la salle. Mais cela avait aussi son bon côté. Je parlai maintenant dans la grande salle du *« Kultur-Verein »*. Des gens, qui jusque-là se considéraient trop bien pour apparaître dans la salle des *« prolétaires »* et craignaient de s'exposer à un danger physique, osèrent s'aventurer dans ce nouveau lieu de rassemblement. Il s'agissait de personnes qui se disaient « citoyens ». Désormais, ils recevaient des doses hebdomadaires (d'une manière qui leur était supportable), avec pour résultat que, même aux tables des habitués parmi les *« meilleurs »*, on se demandait s'il ne serait pas bon d'écouter ce nouveau prêcheur moderne.

Pas une semaine ne s'écoulait sans que je prenne la parole lors d'une assemblée publique du vendredi ou lors des soirées de présentation des nouveaux fidèles. En peu de temps, nous fûmes des milliers d'hommes et de femmes. Les plus courageux et les plus actifs s'étaient déjà organisés en tant que membres en

s'inscrivant sur des listes prévues à cet effet. Ils se sont appelés *« Le Parti national-socialiste des travailleurs allemands »*. Tous les Allemands qui travaillaient honnêtement devaient pouvoir y appartenir, indépendamment de leur classe, de leur profession et de leurs croyances religieuses.

Der Stürmer

La presse quotidienne bourgeoise n'a pas tenu compte du mouvement populaire qui s'était développé à Nuremberg. Elle redoutait des dommages commerciaux dus au retrait des publicités des hommes d'affaires juifs.

Que la presse marxiste se taise également était une évidence. Mais bientôt, des voix se sont élevées dans le camp marxiste pour protester sur le fait que personne ne luttait contre le danger qui se profilait à l'horizon. Des insultes personnelles ont fait place au silence, ainsi qu'à des moqueries sur mes discours. Mais la presse marxiste a obtenu le contraire de ce qu'elle espérait. Cela éveilla la curiosité de ses lecteurs, qui venaient de plus en plus nombreux à mes assemblées afin de comparer ce que je disais avec ce qui était écrit par la presse rouge. Ainsi, le discours de haine judéo-marxiste se transformait en une campagne de propagande favorable à ceux auxquels il était destiné.

En 1920, afin de pouvoir toucher le public par le biais d'un organe de presse, j'ai créé mon premier hebdomadaire *« Deutscher Sozialist »*. J'étais le seul contributeur. J'assurai ce surcroît de travail considérable en plus de mon activité professionnelle en tant qu'enseignant et porte-parole du mouvement. Souvent, je ne disposais que de quelques heures de repos le matin. Un mode de vie simple et une joie grandissante dans ce que j'avais créé ont rendu possible ce qui était impossible à réaliser. Ma propre

inexpérience dans la presse écrite et le manque de sérieux de la personne chargée du travail d'édition ont eu raison de ma première structure de presse qui s'est effondrée après un peu plus

1922, Julius Streicher, premier rang, au centre.

d'un an d'existence. Le même sort frappa le *« Deutscher Volkswille »* créé en 1921.

Au printemps 1923, j'ai lancé l'hebdomadaire *« Der Stürmer »*. Ce dernier a pu servir d'arme tranchante et extrêmement efficace dans ma campagne de sensibilisation jusqu'en 1945, c'est-à-dire pendant près de 25 ans. Il y a eu des moments où le *« Stürmer Sondernummern »* (édition spéciale du magazine *« Der Stürmer »*) ; réalisé par mon collègue Karl Holz (qui a été tué sur le lieu de notre combat à la fin de la guerre) ; a été diffusé dans le monde entier à des tirages allant jusqu'à quatre millions d'exemplaires. *« Der Stürmer »* avait su toucher le cœur du peuple allemand comme aucun autre du genre n'avait pu le faire auparavant. Le peuple lui-même collaborait via la fourniture de matériel et en

nous soutenant sans relâche en distribuant le journal de combat. Du jour au lendemain, des hommes et des femmes se sont mis à vendre le *« Stürmer »* au coin des rues des villes allemandes. Nombre d'entre eux ont été pris à partie par des terroristes et se retrouvèrent estropiés par les coups reçus. Deux d'entre eux sont morts des suites de leurs blessures.

Der Stürmer*, Nürnberger Wochenblatt zum Kampfe um die Wahrheit*
Der Stürmer*, hebdomadaire de Nuremberg - combat pour la vérité*
Éditeur : Julius Streicher

Lors de la première parution du *« Stürmer »*, les vendeuses de journaux ont refusé de distribuer mon journal de combat dans leurs kiosques par peur du terrorisme. Une jeune fille avait trouvé la parade. Elle passait de café en café et – une chance pour elle – le nouveau journal proposé se vendait comme des petits pains. Toutefois, comme la vente se faisait sans permis commercial, la police a attrapé la brave petite vendeuse et lui a infligé une légère amende. Une jeune fille blonde aux yeux bleus avait cependant attiré l'attention du public sur le *« Stürmer »*. Désormais, les juifs eux-mêmes étaient devenus des propagandistes : ils achetaient en masse les numéros du journal particulièrement embarrassants.

Avant que le *« Stürmer »* ne devienne ce qu'il est devenu plus tard, nous avons dû faire face à de nombreux problèmes. Un jour, la dette avec l'imprimeur était passée à 17 000 RM. La faillite menaçait. Puis une aide inattendue est arrivée par le biais d'un évènement que l'on qualifierait de *« miracle »*. Par une carte postale écrite de la main d'une femme anonyme, j'étais convoqué à une certaine heure de l'après-midi au jardin zoologique. La curiosité m'a poussé à obéir à la mystérieuse requête. Une fille dont le visage était encadré de deux nattes blondes s'est approchée de moi et m'a tendu une lettre épaisse. Je lui ai demandé son nom et d'où elle venait. Elle m'a répondu avec un large sourire. De retour au journal – dans une petite pièce située dans l'imprimerie – j'ai ouvert la lettre et vingt billets de mille marks sont tombés sur la table devant moi. Le *« Stürmer »* était encore une fois sauvé. J'ai demandé à maintes reprises lors des assemblées publiques – après notre accession au pouvoir – au gentil donateur de se faire connaître afin que je puisse peut-être l'aider ou lui faire plaisir. Dans la maison des détenus à Mondorf-les-Bains, je me souviens avec gratitude de ce sauveteur, demeuré inconnu, et de cette petite messagère d'autrefois.

Mort au mensonge, Réunion publique 8 août 1931

En 1935, mon éditeur de l'époque, W. H., est mort dans un hôpital de Nuremberg. Je n'avais pas fait de contrat écrit avec lui, et

maintenant qu'il était mort, sa veuve déclarait que le *« Stürmer »* lui appartenait. Afin d'éviter un procès et ne pas compromettre la poursuite de la publication du journal de combat, j'ai racheté mon bien pour 45 000 RM. L'argent avait été mis à ma disposition par un homme d'affaires de Nuremberg en échange d'un billet à ordre.

Le travail du *« Stürmer »* a également eu un impact bien au-delà de l'Allemagne et il est révélateur que mon journal de combat ait également inspiré des imitateurs, aussi bien dans le contenu que sur la forme. Des hebdomadaires *« Stürmer »* ont fait leur apparition au Danemark, en Amérique du Nord, en Amérique du Sud, en Afrique du Sud, en Inde, au Japon et au Mandschuko.

Philipp Rupprecht dit « Fips », 1900 - 1975

Lorsque l'on parle du *« Stürmer »*, on doit également penser à cet homme, qui, grâce à ses talents de dessinateur, s'est révélé être un précieux compagnon de combat. On ne peut imaginer le *« Stürmer »* sans *« Fips »*. Son parcours est aussi inhabituel que les circonstances qui l'ont conduit au *« Stürmer »*. Fils d'un ouvrier d'usine de Nuremberg, il s'est engagé pendant la Grande guerre comme volontaire dans la marine à l'âge de 16 ans. En tant que marin *« rouge »*, il avait été embarqué dans la révolution à la fin de la

guerre. Après un voyage aventureux, il est arrivé à Trieste. Là, il a travaillé dans une brasserie, puis, il est parti pour l'Argentine, où il a supervisé les Indiens qui, sur une vaste étendue de terre, étaient responsables des troupeaux de bétail du propriétaire, un riche juif de Buenos Aires. Dans cette étendue isolée sur une terre étrangère, il s'est mis à dessiner au crayon. Ensuite, il s'est rendu dans une grande ville et là, il a gagné ses premiers sous en tant qu'artiste-né avec des caricatures pour la presse locale. La nostalgie du pays l'a ensuite ramené en Allemagne avec sa femme et ses deux enfants. Le journal social-démocrate *« Frankische Tagespost »* l'avait chargé, en tant que caricaturiste, de se moquer de moi, l'accusé, lors d'une audience au tribunal. Mais quand il a pu voir de ses propres yeux et entendre de ses propres oreilles pour la première fois l'homme que ses chefs rouges détestaient, il m'a fait transmettre un dessin par l'intermédiaire de l'huissier du tribunal. Mon adversaire, le maire démocrate, y était représenté sous forme de squelette avec la tête suspendue. Le conseiller judiciaire juif de la cour, Süßheim, debout devant lui, le regarda avec compassion et dit : *« Embarrassant jusqu'à l'os. »* L'édition du *« Stürmer »* avec ce dessin a été confisquée, ce qui entraîna une forte augmentation du tirage suivant. Depuis lors, *« Fips »* a dessiné pour le *« Stürmer »* jusqu'au printemps 1945. J'ignore pour l'instant s'il a lui aussi été arrêté en tant que *« criminel de guerre »*.

Je n'ai jamais eu le désir d'être compris ou reconnu dans mon travail avec le *« Stürmer »* par les membres de l' *« intelligentsia »* ni qu'ils m'encensent lors de mes discours publics. Dans mon travail de sensibilisation, je voulais capter l'homme créatif dans sa masse, m'en emparer et gagner son cœur. L'homme du quotidien est simple dans ses pensées et grand dans ses sentiments. Il veut qu'on lui parle comme il parle lui-même et comme il aimerait parler : ouvertement, honnêtement, sans piège ! J'ai également formé mes collègues du *« Stürmer »* et du parti à cette façon de

parler et d'écrire. L'un de mes meilleurs collaborateurs était Ernst Hiemer, qui a eu l'honneur d'être également capturé.

Là où il y a de la lumière, il y a aussi de l'ombre, et on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. Il aurait été contre nature que le *« Stürmer »* ne commette pas lui aussi des erreurs. Seules les personnes qui n'ont pas de vie intérieure et qui auraient été incapables de faire le travail qui a été fait au *« Stürmer »* pendant 25 ans, s'accrochent de façon mesquine à telle ou telle erreur et, perdues dans les détails, elles ignorent le grand tout. Ces critiques ne remarquent même pas à quel point cela témoigne de leur petitesse et de leur futilité.

La plus grande reconnaissance pour mon travail est venue de la bouche de l'ennemi. Après mon arrestation, un policier juif m'a dit : *« Vous avez mis le feu au monde entier avec votre 'Stürmer'. »*

Adolf Hitler parle !

« Avez-vous déjà entendu Adolf Hitler parler ? » me demandait-on à maintes reprises depuis un certain temps. Et quand cela s'est produit, il m'a semblé que le destin se manifestait à nouveau.

C'était un jour d'hiver de 1922. J'étais à nouveau assis parmi des inconnus dans une grande assemblée dans la salle de réunion du *« Bürgerbraus »* sur la Rosenheimerstraße à Munich ; une énorme tension pesait sur l'imposante salle de rassemblement.

Soudain, une voix s'est fait entendre de l'extérieur : *« Hitler arrive ! »,* Comme frappés par le rayon d'une force mystérieuse, des milliers d'hommes et de femmes se sont levés de leurs chaises, tendant leur bras droit en un signe de bénédiction, et un cri d'une force élémentaire, *« Heil Hitler ! »* a retenti à réitérées

reprises à l'attention de l'homme qui approchait. Au prix de grands efforts, ses compagnons lui ont ouvert la voie à travers la foule.

Alors qu'il se tenait sur le podium et que son visage rayonnant de joie regardait la foule en liesse, j'ai senti qu'il y avait quelque chose de spécial avec cet Adolf Hitler ! Puis, la tempête d'enthousiasme a fait place à un merveilleux silence chargé d'espoir.

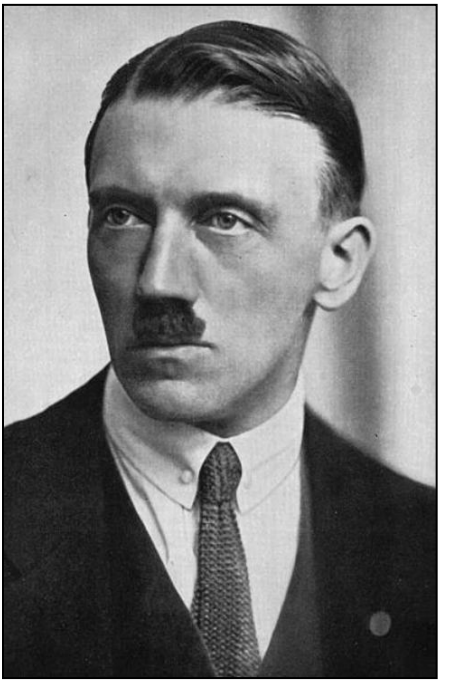
À présent, il parlait. D'abord lentement et presque sans emphase, et puis, à un rythme accru et plus énergique, pour finalement gagner en force. Ce qu'il a dit était la révélation d'une profonde connaissance de la cause qui avait plongé le peuple allemand dans son malheur, et c'était la révélation d'une foi profonde en Dieu qui, par la puissance de l'esprit allemand et du cœur allemand, briserait les chaînes de la servitude le moment venu. C'était une immense richesse de pensées qui sortaient de sa bouche dans un discours de plus de trois heures, revêtu de la beauté d'une rhétorique impeccable.

Tout le monde l'a senti : cet homme était porteur d'une mission divine ; il parlait en tant qu'émissaire du ciel au moment où l'enfer s'était ouvert pour tout dévorer.

Et tous l'avaient compris, avec le cerveau ou avec le cœur, les hommes tout comme les femmes. Il avait parlé au nom de tous, pour tout le peuple allemand. C'était la dernière heure avant minuit lorsque son discours s'est terminé en un rappel solennel :

> *« Travailleurs intellectuels et travailleurs manuels ! Unissez-vous dans une communauté nationale allemande de cœur et d'action ! »*

« Nous venons prier devant Dieu le Juste ! » Jamais auparavant je n'avais entendu ce chant chanté de façon si intensément suppliant et si plein de foi et d'espoir, et jamais auparavant je n'avais été aussi profondément ému par le chant du *« Deutschlandlied »*, comme ce fut le cas lors de ce grand rassemblement où j'ai vu et entendu parler Adolf Hitler pour la première fois. Je l'ai senti : à ce moment-là, le destin m'avait appelé pour la deuxième fois ! Je me suis précipité à travers la foule enthousiaste vers le podium et je me suis retrouvé devant lui :



Adolf Hitler, 1889 - 1945

> *« Herr Hitler ! Je m'appelle Julius Streicher ! À cette heure, je le sais : je ne peux être qu'un assistant, mais vous vous êtes un véritable chef ! Je vous livre ici le mouvement populaire que j'ai créé en Franconie. »*

Il m'a regardé d'un air interrogateur, du fond de ses yeux bleus. Cela dura un long moment. Mais alors, il m'a pris les mains avec beaucoup de chaleur [et m'a dit] : *« Streicher, je vous remercie ! »*

Le destin m'avait donc appelé pour la deuxième fois. Cette fois, c'était le plus grand appel de ma vie.

Les Nurembergeois sont des gens têtus et c'est à contre cœur, en raison de la frontière blanc-bleu,[10] qu'ils étaient devenus Bavarois. Parce qu'ils ont compris qu'aucun homme n'est parfait, ils n'ont pas cru à l'infaillibilité du pape. Martin Luther avait rencontré auprès d'eux un accueil particulièrement chaleureux et lorsqu'il a fallu prendre une décision, ils n'ont pas rejoint les Habsbourg catholiques, mais le Suédois protestant, Gustav Adolf.

Ils n'ont pas non plus caché leurs convictions quand Napoléon Bonaparte a annexé l'Allemagne et que ses gouverneurs harcelaient le peuple. C'est le libraire de Nuremberg, Johann Philipp Palm, qui a publié le pamphlet *« Deutschland in seiner tiefsten Erniedrigung »*[11], qui est mort en martyr à Braunau am Inn – où Adolf Hitler est né 83 ans plus tard – à cause de ses courageuses convictions.

Les Franconiens n'ont pas été surpris d'apprendre ce qui s'était passé à Munich. Certains ont dit que je les avais trahis au profit des jésuites, et d'autres encore m'ont demandé si je pensais que quelque chose de bon pouvait sortir d'un Autrichien. Mais les Nurembergeois, à 150 %, se sont plaints que c'est l'inverse qui aurait dû se produire, que les Nurembergeois n'auraient pas dû aller à Munich, et que ce sont les Munichois qui auraient dû venir à Nuremberg.

Ainsi, l'accueil réservé à Hitler lors de la première assemblée publique à Nuremberg était loin d'être réjouissant. Mais, la méfiance envers le *« jésuite masqué »*, Adolf Hitler, qui recevait ses instructions directement du Vatican, avait bientôt fait place à la conviction qu'ici, ce n'était ni un *« Autrichien »*, ni un *« vaticaniste »* et encore moins un *« agent provocateur engagé par le grand capital »*, qui

[10] [NdT : Julius Streicher fait ici référence à la guerre de 30 ans.]
[11] [NdT : l'Allemagne dans sa profonde humiliation.]

parlait, mais plutôt un homme du peuple, qui avait son cœur au bon endroit et qui, avec son esprit clair, savait ce qu'il voulait. Ainsi, la première apparition d'Adolf Hitler à Nuremberg avait été un grand succès : Nuremberg et Munich s'étaient reliées avec le cœur ! Le pont vers l'Allemagne du Nord était construit !

Partout en Allemagne, un réveil était en train de se produire. Les travailleurs intellectuels et les travailleurs manuels sont devenus des prédicateurs, des hommes qui jamais de leur vie n'auraient pensé oser parler un jour en public. Une force extraordinaire émanait du nom d'Adolf Hitler, de sorte que même ceux qui ne l'avaient jamais vu auparavant devenaient ses disciples. C'était un élan du cœur qui touchait tout le monde et qui transformait les femmes, elles aussi, en de fidèles auxiliaires et en source d'inspiration. Quant aux jeunes, ils ont rejoint le *« front brun »* qui comptait une multitude d'organisations du parti conçues pour eux et, avec des yeux souriants, rayonnaient le bonheur qui commençait à se faire jour pour le peuple allemand.

À l'époque, l'Allemagne était d'une humeur terriblement déprimante. De l'extérieur, un ennemi implacable, qui était censé avoir conclu la « paix » avec le peuple allemand en 1919, le bafouait et, à l'intérieur du Reich mutilé, le diable se déchaînait. La *« main de Juda »* avait rendu l'Allemagne tributaire. Son travail dans les champs et dans les usines n'avait pour but que de fournir le tribut aux conquérants et aux esclaves. Mais, combien le peuple allemand aurait aimé travailler à nouveau, si seulement il en avait eu la chance. Les machines étaient à l'arrêt, car les matières premières manquaient, et là où elles se trouvaient, le travail n'était pas autorisé, car les faiseurs de grèves massives en avaient décidé ainsi. À l'extérieur, le blocus perturbait l'approvisionnement, et ce que les champs allemands produisaient, n'était pas suffisant pour tout le monde. Les nourrissons attrapaient en vain le sein de leur

mère, il était vide. Plusieurs centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants sont morts de malnutrition, ils sont morts de faim.

Le dollar était devenu roi. Le mark allemand s'était effondré, du jour au lendemain. Les *« prolétaires »* étaient devenus millionnaires en l'espace d'une nuit, et pour finir, ce que l'on pouvait acheter avec un million hier, coûtait un milliard le lendemain et un trillion le surlendemain. Le diable avait enfilé son costume de bouffon. Et les personnes harcelées et traquées, ne savaient pas reconnaître ce diable.

Sale, vêtue de vêtements en lambeaux et les visages sombres, cette *« foule humaine »* tourmentée parcourait les rues à la recherche du bourreau, et ne l'a pas trouvé. Une énorme tempête planait sur toute l'Allemagne ; une tempête puissante qui couvait dans les esprits. L'un l'a dit à l'autre et tout le monde l'a répété :

> *« Les choses ne peuvent pas continuer comme ça, quelque chose doit se produire, et vite, mieux vaut en finir avec l'horreur qu'une horreur sans fin. »*

Mais ceux qui avaient commencé à croire à nouveau se tournaient avec espoir vers Munich avec la question angoissée :

> *« L'heure est-elle venue, peut-il oser ce qui devra être osé tôt ou tard ? »*

La tentative de sauvetage de Hitler
(La marche vers la Feldherrnhalle)

8 novembre 1923, salle de réunion du « Bürgerbräukeller »

C'est par une journée lugubre, humide, froide et brumeuse que je suis allé à Munich dans la voiture d'un ami afin de participer à cette tentative. C'était le 8 novembre 1923. Adolf Hitler venait de tirer un coup de semonce dans la salle du *« Bürgerbräukeller »*, où sous la protection d'un important contingent de police, une foule de bourgeois cossus s'étaient rassemblés pour écouter le commissaire d'État von Kahr. Il [Hitler] a traversé l'assemblée effrayée et a proclamé, en termes clairs portés par un profond sérieux et d'une grande détermination : *« La Révolution nationale a commencé ! »*.

Un voile de rédemption recouvrit l'assemblée, lorsque M. von Kahr a mis sa main dans celle d'Adolf Hitler et lui assura sa coopération. Son ministre de la police a fait de même. La réunion en resta là et les participants se sont dispersés dans la nuit de novembre. Mais M. von Kahr est resté longtemps assis à la table d'une pièce voisine avec le général Ludendorff et Adolf Hitler, et lorsqu'il a dit au revoir et est parti vers sa voiture après avoir donné sa parole d'honneur, j'ai senti comme un coup de poignard dans le cœur :

> *« Hitler ! Avez-vous vu le regard dans ses yeux sombres ? C'est un parjure, c'est un traître ! »*

Nous nous sommes séparés, et lorsque je suis entré de nouveau dans la salle à minuit, où le général et le soldat de première classe de la Grande guerre conféraient, j'ai vu l'inquiétude sur leurs visages. Et puis, les nouvelles se sont précipitées. Quand Hitler est revenu de son tour de reconnaissance dans la ville, dans la deuxième heure après minuit, c'était devenu une certitude : la parole d'honneur avait été brisée, le geste recherché trahi ! Les ordres, signés par M. von Kahr, étaient passés par les postes de police et les casernes.

Vers la troisième heure après minuit, j'adressais un discours aux soldats de l'école de guerre qui étaient prêts pour le début de la *« Révolution nationale »* sous le commandement de Robert Wagner. L'enthousiasme de la jeunesse se lisait sur leurs visages lorsque j'ai terminé. Adolf Hitler avait écouté depuis un balcon, et quand son regard croisa le mien, une douleur profonde a frappé mon cœur.

Lorsque les premières lueurs matinales encore opaques du 9 novembre 1923 sont passées par les fenêtres du

« Bürgerbräukeller », j'ai suggéré à Hitler d'essayer à nouveau de motiver les masses. Il a dicté un ordre à la machine, qui m'indiquait la marche à suivre. C'est avec un grand enthousiasme qu'un convoi de soldats de la SA est entré dans la ville. Sur la place devant le journal marxiste *« Münchener Post »*, j'ai prononcé mon premier discours :

> *« La Révolution nationale balaie le pays. Maintenant, il n'y a plus de partis ; il n'y a plus que des Allemands. Travailleurs intellectuels et travailleurs manuels ! Donnez-vous la main ! Brisez les chaînes de la servitude dans laquelle le capitalisme mondial des juifs et leurs sympathisants nous ont entraînés ! Allemagne réveille-toi ! »*

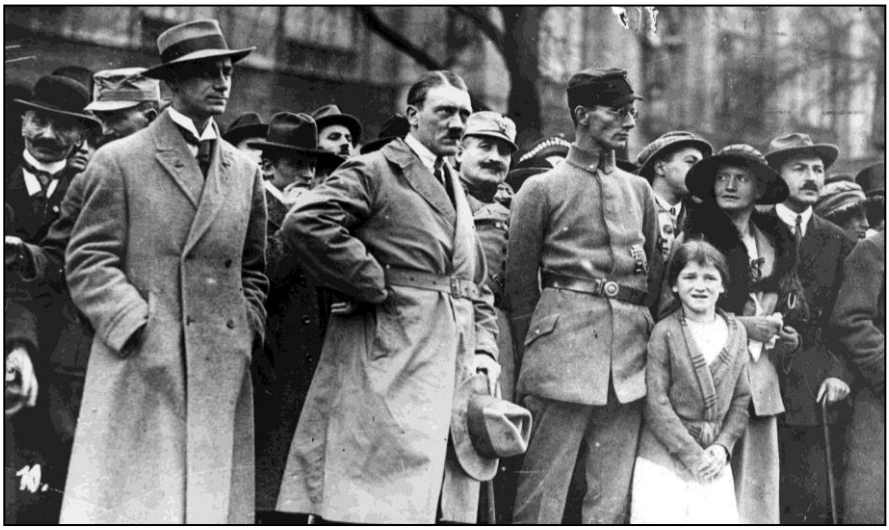
L'inattendu s'est produit : les milliers de personnes qui se tenaient sur la place rouge ont chanté avec nous l'hymne national *« Deutschlandlied »*.

Depuis les chantiers les ouvriers se sont précipités, les employés des commerces et ceux qui passaient par là ne sont pas allés plus loin, tout le monde voulait savoir, tout le monde voulait entendre. C'était une sensation exaltante de voir le peuple se préparer à aider ceux qui voulaient porter le coup de grâce à la honte et à la misère.

Il était midi, lorsque j'ai terminé mon discours sur le grand espace devant la Feldherrnhalle, au milieu de dizaines de milliers de personnes qui m'acclamaient. Un rayon de soleil venait de percer le mur sombre des nuages et avait rendu encore plus rouge une colombe rouge-brun qui survolait l'église des Théatins. Il est sorti de ma bouche comme une prémonition :

> *« Voyez la colombe là-bas ! C'est comme si sa robe rouge sang annonçait la gravité du moment à venir. »*

Une heure plus tard, le drapeau à croix gammée qui se trouvait à côté de moi pendant mon discours reposait dans le sang de ceux qui l'avaient porté. Il est devenu le *« drapeau de sang »* du mouvement.



Adolf Hitler, Alfred Rosenberg (à gauche) et le Dr Friedrich Weber des Freikorps Oberland, lors du Putsch.

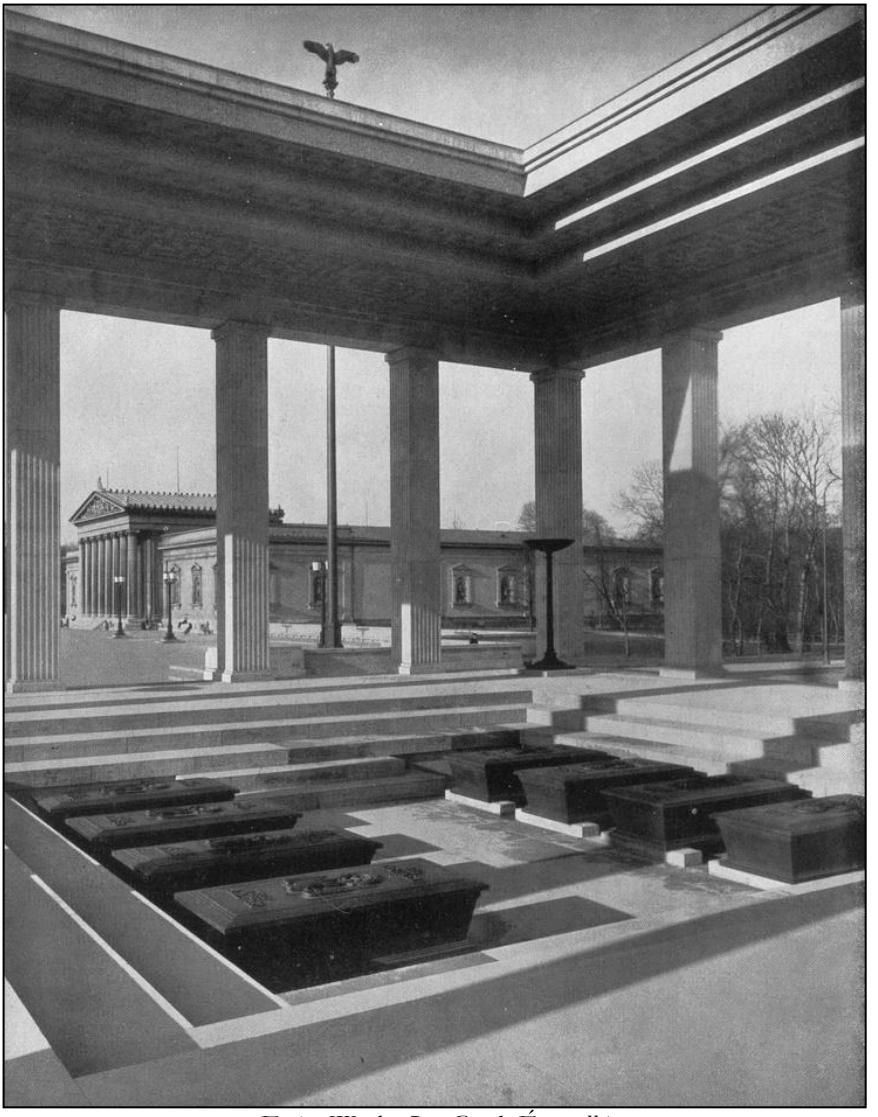
Lorsque nous nous sommes précipités vers le *« Bürgerbräukeller »*, les milliers de personnes qui devaient entreprendre la marche dans la ville étaient déjà prêtes. J'ai reculé jusqu'à la quatrième rangée. Alors que nous approchions du Ludwigsbrücke, je me suis précipité à l'avant de la procession. Les policiers, qui avaient épaulé leurs fusils dans un geste de défense, étaient submergés. Je suis resté à la tête de la procession. Derrière moi, le drapeau de sang et au premier rang après lui se trouvaient Erich Ludendorff et Adolf Hitler. C'était une marche quasi-solennelle.

De chaque côté de la rue, les gens étaient amassés contre les murs. Des hommes au regard sérieux et interrogateur et des femmes avec des bébés dans les bras. Beaucoup avaient levé leur bras droit pour saluer. Il y avait des larmes de joie et aussi des larmes de tristesse sachant déjà que quelque part la mort attendait un tel ou un tel d'entre nous. Mais les garçons et les filles les plus proches de nous criaient de toutes leurs forces : *« Heil Hitler ! »*, *« Heil Ludendorff ! »* et « *Allemagne réveille-toi ! »*

Depuis leur fenêtre, certains citoyens regardaient sans bouger. Pour eux, ce cortège était un évènement dont on prend note, par curiosité, pour ensuite revenir simplement à la routine quotidienne. De nombreuses fenêtres étaient ornées de drapeaux à la croix gammée sur disque blanc et fond rouge : les drapeaux de Hitler !

Lorsque le cortège a tourné vers la place Max Joseph, en direction de la rue Ludwigstraße, tout le monde a su qu'il fallait à partir de là prendre son courage à deux mains : de la Residenzstraße à la Feldherrnhalle, un mur humain de couleur grise composé de fonctionnaires de police, avec des fusils prêts à tirer, bloquait la sortie de la Ludwigstraße ! Nous étions conscients du danger et nous savions qu'il n'était désormais plus question de rebrousser chemin. Comme si nous étions attirés par la force mystérieuse d'un gigantesque aimant, une voix intérieure commandait : *« Allons-y ! En avant ! »*

Mon revolver à la main, je me suis élancé vers ce mur : *« Ne tirez pas ! Derrière nous se trouvent Ludendorff et Hitler ! »* Une première salve a éclaté dans la rue. Seize personnes mortellement touchées gisaient sur le pavé. Les morts de la *« Garde Éternelle »* ! Le drapeau à croix gammée qui les avait précédés a été consacré dans leur sang.



Ewige Wache (La Garde Éternelle)

Les armes se sont tues et, lorsque le dernier cri de *« meurtriers ! »* s'est éteint, un épouvantable silence s'est abattu sur la rue.

Adolf Hitler s'est assis bien droit dans sa voiture, tenant son bras gauche disloqué avec sa main droite ; mais à côté de lui, étendu sur une civière, se trouvait un enfant en sang. Il a quitté la place où le sang avait été versé, là où allait se dresser le mémorial de la Feldherrnhalle : *« Et ils ont gagné ! »*

Dans la nuit du même jour, alors que j'étais en route pour Nuremberg, j'ai été arrêté par des détectives et enfermé dans un donjon médiéval. Plusieurs milliers de personnes s'étaient rassemblées sur la place de la gare de Nuremberg, et quand je suis monté dans le fourgon des prisonniers, le cri fusait de toutes parts : *« Streicher Heil ! Heil Streicher ! »*

Alors que j'étais contraint à l'inactivité durant de longues heures et que je faisais les cent pas dans ma cellule, j'ai soudain remarqué dans un coin sombre, écrit au crayon rouge, les mots : *« Qu'il pleuve ou qu'il neige, ayez le soleil dans votre cœur ! »* J'aurais aimé serré la main de l'auteur de ces paroles d'encouragement ! Cet ancien goût de la dérision était revenu en moi. Et lorsque, d'une cellule voisine, la chanson interprétée par une voix de femme, *« Wo die Alpenrosen glühen »* (*« Là où les roses des Alpes rougeoient »)*, a retenti dans ma solitude, j'aurais tant aimé donner à cette chanteuse les roses rouges que l'amour fidèle m'avait fait remettre par la main froide d'un gardien de prison.

« Vous êtes libre ! J'ai reçu l'ordre de vous dire de rentrer chez vous immédiatement, sans attirer l'attention ! » Je m'étais déjà imaginé condamné pour *« haute trahison »* écopant d'une longue peine de prison et maintenant, cette surprise ! Tel un oiseau qui n'a pas

connu la liberté depuis longtemps, j'ai d'abord essayé de me ressaisir. Je me suis toutefois précipité dans les escaliers de pierre, dans la nuit du 10 novembre 1923. Tout à coup, le cri : *« Heil Streicher ! »* Après quelques instants seulement, je me suis retrouvé entouré d'hommes et de femmes agréablement émus. L'instant d'après, j'étais debout sur une table, là-haut dans la fameuse salle du *« Beckengarten ». « Hitler est vivant ! Le sang n'a pas coulé en vain ! »* Puis je me suis hâté de rentrer à la maison pour retrouver les enfants et leur mère.

Alors que j'étais en train de prendre mon déjeuner, le téléphone a sonné : *« Les rues sont pleines de gens, ils n'arrêtent pas de crier votre nom ! »* Impossible de résister plus longtemps ; j'ai sauté dans la voiture et suis arrivé en ville, en passant devant les affiches annonçant la loi martiale. Et je me suis adressé à la foule qui traversait la Königstraße. Un seul mot aurait suffi et la tempête se serait déchaînée. C'était le 11 novembre 1923.

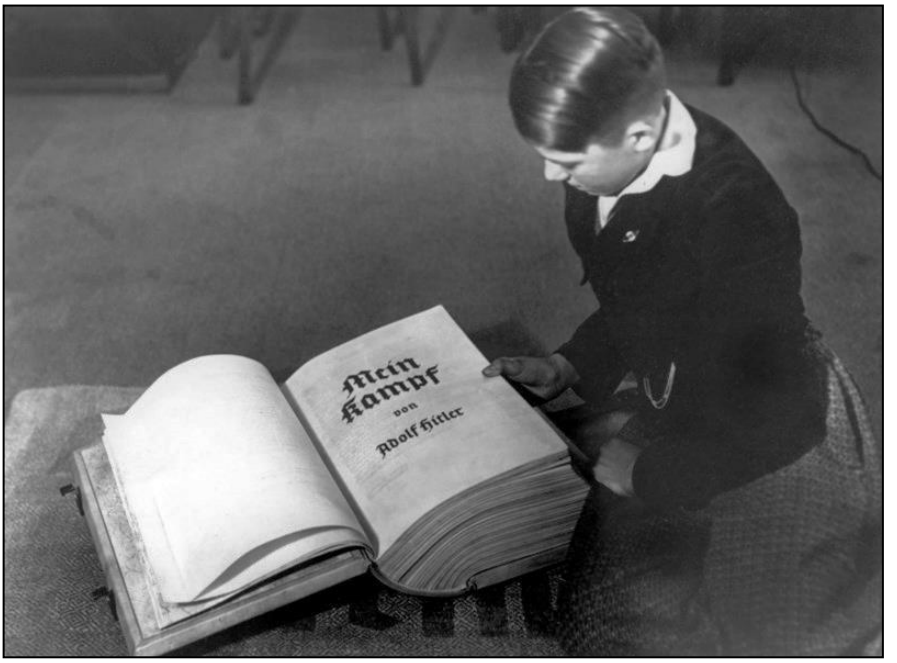
À Landsberg

J'ai fui la ville. Alors que je retrouvai pour une conférence secrète des camarades, je fus trahi, arrêté et emmené à Landsberg. Ici, j'étais le voisin de cellule du camarade Amann et du commandant Hühnlein et bien d'autres.

Parce que j'avais crié *« Heil Hitler ! »* par le judas de la cellule dans laquelle Adolf Hitler était logé pendant la première période de son emprisonnement, j'ai été privé de promenade dans la cour de la prison. Le directeur ne pouvait pas comprendre comment une personne éduquée pouvait être indisciplinée de la sorte.

Le gouvernement de Munich avait suggéré au médecin de la prison de Landsberg de déclarer Adolf Hitler mentalement

malade. Le médecin a refusé, il a pris sa retraite et il est mort en homme honnête. Hitler s'est souvenu à plusieurs reprises de ce médecin de prison et il parlait de lui avec un beaucoup de respect. En prison, Adolf Hitler a écrit sa grande confession : *« Mein Kampf »*.



Destruction d'une vie et diffamation

Le parti était dissous depuis le 9 novembre et toute publicité lui était interdite. Ce fut donc une agréable surprise lorsque, au printemps 1924, j'ai été élu membre du Parlement de l'État de Bavière, ce qui m'a donné l'occasion de faire connaître mes convictions nationales-socialistes, sous la protection de l'immunité, depuis la tribune du Parlement. Dans cette bâtisse, je

me sentais comme un brochet dans un petit étang remplis de grosses carpes.

Parmi les délégués sociaux-démocrates, il y avait un homme, racialement très beau, qui a eu le courage de m'attaquer en quittant le Parlement. Lorsqu'il s'est retrouvé au chômage, au cours de l'année 1933, après la prise de pouvoir des Nationaux-socialistes, je me suis assuré qu'il soit réaffecté au poste de directeur du tourisme à Nuremberg.

Le juif Alberti-Sittenfeld a écrit en 1883 dans la revue *« Gesellschaft »* :

> *« Quiconque ose combattre les juifs sera privé du fondement même de son existence et ils le combattront avec une brutalité bestiale et avec les moyens les plus vils jusqu'à ce que ses nerfs lâchent et qu'il abandonne le combat. »*

J'allais très vite apprendre qu'il disait vrai. Une majorité de toutes les couleurs et de toutes les confessions s'est unie contre moi au Parlement bavarois ; ils ont levé mon immunité afin que le gouvernement puisse prendre des dispositions pour me discipliner en me démettant de mes fonctions. J'ai ensuite été condamné par le tribunal disciplinaire, lui-même sous la contrainte, à la radiation de mon poste d'enseignant. Les raisons de la condamnation ont été très décentes.

J'ai été accusé à maintes reprises par le procureur de *« blasphème et délits religieux »*. Les juifs avaient réussi à obtenir que la clause de protection des confessions chrétiennes leur soit accordée, et il est donc arrivé que mon combat contre la race juive soit interprété et sanctionné comme un délit religieux. J'ai d'abord été condamné à payer des contraventions, puis à des peines de prison.

De nombreux juges ont visiblement été blessés d'être contraints à me condamner sur la base de ces clauses. Dans de nombreux jugements, la sincérité de mon combat politique a été reconnue.

À l'occasion de l'un de mes plus grands procès, mon adversaire était une personnalité très en vue à l'époque et particulièrement estimée en démocratie. Selon le modèle de Munich, mon adversaire avait écrit une lettre au procureur de l'État dans laquelle il avait demandé qu'un ordre médical me déclare mentalement malade. C'est grâce à un petit fonctionnaire que j'ai été informé à temps de ce plan diabolique. J'ai alerté le public par un tract et j'ai ainsi déjoué les plans de mes ennemis. Mais après notre arrivée au pouvoir, j'ai proposé au procureur de l'État – qui m'avait qualifié de personne *« dangereuse »* dans ce procès et qui visait ainsi le fameux paragraphe 52 – une promotion au poste de président du tribunal de Bamberg.

Lorsque la création du mark-or a fait place à l'inflation, on a cru du côté juif que les difficultés matérielles, dans lesquelles je me trouvais, m'épuiseraient. Par l'entremise d'intermédiaires, qui étaient assurés de recevoir de grosses sommes d'argent, on m'a offert plusieurs centaines de milliers de marks-or ainsi qu'une villa en Suisse si je renonçais à mon combat. J'étais heureux de constater que mon combat était si apprécié par nos ennemis dès le début.

Après l'échec des tentatives de corruption, ce fut l'entrée en jeu des moyens de diffamation. Lors d'un procès pour diffamation, un chômeur soudoyé témoigna que j'avais eu des relations intimes avec son ex-femme. La femme témoigna qu'elle m'avait rencontré

pour la première fois dans la salle d'audience. Le diffamateur a été condamné.

Lorsque je suis retourné en prison, mon avocat m'a remis un tract qui circulait en ville et qui affirmait que, pendant la Grande guerre, j'avais violé une enseignante française et l'auteur de ce rapport l'avait vu de ses propres yeux. Au cours des procédures en diffamation, l'auteur du tract a confirmé sous serment sa déclaration. Il comptait probablement sur le fait que cette femme que j'aurais violée ne pourrait pas être localisée après si longtemps et par conséquent, ne pourrait pas être produite comme témoin, il se trompait. Le ministère public a accédé à ma demande d'ouverture d'une procédure pénale pour parjure. Lors de son interrogatoire, la Française, déjà très âgée, a pu témoigner qu'elle ne m'avait jamais parlé de toute sa vie. Le calomniateur fut arrêté. Trahi par son complice qui avait été escroqué du salaire de Judas, il révéla l'affaire. Le parjure avait reçu 30 RM ! Trente pièces d'argent, exactement la même somme que Judas Iscariot avait reçue en son temps ! Les journaux, qui avaient fait grand cas de l'affaire et diffusé la calomnie dans toute l'Allemagne, se sont abstenus de prendre note de la condamnation du criminel. Par ce comportement, les intérêts que servaient ces journaux étaient on ne peut plus clairs.

Il y avait d'autres moyens par lesquels ils avaient tenté de jouer avec mes nerfs. Un représentant de la communauté juive avait livré à un confident présumé des autorités policières de Nuremberg qu'ils avaient essayé en vain de m'attirer, lors de mes voyages d'assemblée à travers l'Allemagne, dans le réseau d'une *« Esther »* spécialement désigné à cet effet.

Les tracts, dans lesquels j'ai été accusé à plusieurs reprises d'amour illicite, se comptaient par dizaines. Finalement, ils ont essayé de me faire passer pour un *« pédophile »* et un *« homosexuel »*.

Les calomnies ont probablement été la chose la plus difficile que j'ai dû supporter au cours de mes 25 ans de combat de sensibilisation. Ce fut une grande surprise pour mes adversaires que mes nerfs n'aient pas lâché et que j'ai continué d'encourager mes collègues : *« le combat continu ! »*

Il ne restait plus qu'à utiliser le tout dernier recours : le meurtre ! Une providence bienveillante m'a également permis de survivre à de telles tentatives, que ce soit lorsque j'ai été jeté du train en 1921, lors d'un voyage de rassemblement en territoire occupé, ou au cours de batailles de salles ou de rues, ou lorsque je rentrais à des heures tardives, et que je devais être tué alors que je me dirigeais vers la porte du quatrième étage de l'immeuble où je résidais. Toutes les balles qui m'étaient destinées manquaient leur cible.

Toutefois, ces campagnes diffamatoires menées contre moi étaient une propagande qui remplissait mes salles d'assemblée, même là où on ne s'y attendait pas, et qui m'apportait des auditeurs que seule la curiosité pouvait tirer de leur léthargie.

La lutte continue

Les juges ont été profondément émus, lorsqu'Adolf Hitler les exhorta à libérer les co-accusés. Lui seul assumait l'entière responsabilité de tout ce qui s'était passé. Après neuf mois passés à la prison de Landsberg, il était libéré avec une période de *« probation »*.

Il lui était toujours interdit de parler à Munich, alors il est venu à Nuremberg. Là, une foule en liesse indicible l'a accueilli et l'a accompagné jusqu'à sa sortie de la ville. Il a été profondément ému lorsque les manifestants devant l'hôtel *« Deutscher Hof »* ne voulaient pas que cela se termine et que la chanson Deutschlandlied continuait à jouer pour lui. Il a ouvert la fenêtre à maintes reprises et a salué avec reconnaissance. Lorsqu'il m'a tendu la main, il a dit : *« Il n'y a qu'un seul Nuremberg ! »*.

L'invasion française du bassin de la Ruhr avait suscité une profonde agitation dans toute l'Allemagne. Les nouvelles d'atrocités commises par la soldatesque blanche et la soldatesque noire [troupes africaines] se multipliaient de jour en jour. Les meilleurs de la jeunesse allemande se sont précipités dans la région tourmentée, des volontaires de la Grande guerre et ceux qui, en raison de leur âge, n'avaient pu être mobilisés. Mais par-dessus tout, il y avait le nom de Léo Schlageter. Il est mort en héros sur la lande près de Düsseldorf, abattu par les balles françaises. Sous la protection de la soldatesque française, les dirigeants communistes juifs, en collusion avec les responsables marxiste du gouvernement de Berlin, ont organisé un soulèvement contre la

« Ici est tombé, Albert Léo Schlageter, le 26 mai 1923, abattu sur ordre de la France, pour la liberté et la paix sur le Rhin et la Ruhr. »

partie inoccupée du Reich. Les Freikorps allemands ont réussi à maîtriser la situation.

Mais même dans l'Allemagne libre, le feu de la révolte n'a cessé de s'enflammer. De grandes grèves se succédaient les unes aux autres. Le chômage avait atteint des proportions inimaginables, quasiment une *« armée »* de huit millions d'hommes et de femmes. Les édifices où étaient perçues les aides sociales débordaient. Des jurons et des malédictions menaçaient ceux qui voulaient aider, mais faute de moyens, ne pouvaient rien faire.

Dans les années 1880, un mouvement antisémite qui a fait beaucoup de bruit est apparu en Allemagne. Afin d'attirer l'attention du public, trois juifs ont mis le feu à une synagogue et une certaine presse a mis cette profanation d'un lieu de culte sur le dos des méchants ennemis des juifs. Mais ils s'étaient tiré une balle dans le pied. Des juifs ont été identifiés comme les auteurs de cet acte et ils ont été condamnés à de lourdes peines.

Parce que les juifs savent à quel point le public est sensible aux crimes commis contre la religion, les « profanations de cimetières » ont été inventées et rapportées sans arrêt. Il ne se passait pas une semaine sans que l'on signale que des pierres tombales avaient été renversées et sans que les types aux *« croix gammées »* [*« Hakenkreuzler »*] n'aient été soupçonnés d'être les coupables. Pour la police du système de l'époque, étant donné leur empressement à servir les juifs, les types aux *« croix gammées »* étaient devenus les proies à abattre par excellence, ils *« savaient »* donc pertinemment où les *« profanateurs de cimetière »* devaient être recherchés, chez les *« Nazis »* bien sûr.

Après 1933, un travailleur social-démocrate d'une ville de Franconie – poussé par le remords – a contacté un responsable

du parti et a déclaré que la *« profanation de cimetière »*, dont le journal rouge avait accusé les Nationaux-Socialistes, avait été commise par lui, sur ordre des juifs. C'est donc avec des méthodes aussi basses que l'on a cherché, au cours de la période de lutte, à dégrader l'image du mouvement national-socialiste qui était en forte progression dans l'opinion publique sensible.

Marches de masse dans les rues ! Rassemblements de masse dans les lieux publics ! Ici, le drapeau rouge de la révolte, là le drapeau avec la croix gammée ! Ici, le communiste, là, le National-Socialiste. Horst Wessel est assassiné à Berlin par un gang rouge mené par la juive Kohn ! Le nom de *« Horst Wessel »*, chanté par des millions d'Allemands pleins d'espoir, s'élance vers le ciel ! Les partis ont augmenté de moitié ! Les élections s'enchaînent ! Rien ne change !

1927, Congrès du parti à Nuremberg. La ville des régimes impériaux d'autrefois est devenue un lieu de célébration du National-socialisme. L'espoir des fidèles grandit, mais la haine des pervertis est sans limite. Allemands contre Allemands ! Le nombre de personnes mutilées ou assassinées est grand et ne cesse de croître. Mon Dieu, où es-Tu ?

Adolf Hitler devient le guide du peuple

30 janvier 1933. Les colonnes des SA et des SS défilent, leurs étendards éclairés par la lumière des torches, à travers les acclamations de la capitale conquise du Reich et passent le *« Brandenburger Tor »*. Les yeux ébahis et muets d'émotion, vieux maréchaux et autres vétérans de la Grande guerre assistent fièrement au défilé. Est-ce la réalité ? Est-ce un rêve ?

Brandenburger-Tor

Les cloches sonnent dans l'église *« Postdammer Garnisons-Kirche »*. Le grand roi se lève de sa tombe et bénit le miracle qui s'est produit : le généralfeldmarchall von Hindenbürg, Président de la République, reçoit le serment d'allégeance de son Chancelier Adolf Hitler. L'Allemagne s'est réveillée !

1 mai 1933. Depuis la tribune située sur *« Tempelhofer Feld »*, près de l'arbre solitaire, le Chancelier du Reich et Führer du peuple Allemand parle. Il parle aux millions de travailleurs allemands en marche et demande à son peuple : *« Donnez-moi 4 ans ! »*

Le peuple lui donne ce temps demandé. Les hauts fourneaux sont activés ! Dans les usines, les machines tournent à nouveau et huit millions de chômeurs reprennent le travail ! Les paysans, libérés de *« la main de Juda »*, sèment à nouveau les graines de la prospérité ! Un profond sentiment de bonheur s'est emparé de tout le peuple allemand !

Joseph Goebbels, l'un des précieux assistants du Führer, annonce à la Société des Nations à Genève la volonté du peuple allemand de recouvrer sa liberté, comme l'avaient été leurs pères autrefois. Les armes sont forgées. La Reichswehr devient le noyau de la nouvelle armée du peuple. Ces premiers bataillons marchent vers la *« zone de la honte »* sur le Rhin. La région de la Saar revient dans le Reich. À l'Est, cependant, la plaie ne se referme pas : le pont vers les terres de l'Est est coupé par un diktat cruel en attente d'un accord pacifique entre Allemands et Polonais.

Et au-dessus de tout, il y avait les *« Lois de Nuremberg ! »*

Les Lois de Nuremberg

Chaque peuple a le droit et le devoir de se donner les lois qu'il juge nécessaires à sa préservation. Au début de la guerre, Moïse, le guide des juifs avait dicté sa loi qui a fait de la terre promise de Canaan celle des juifs :

> *« Tu ne donneras pas tes filles aux gens du pays dans lequel tu entreras, et tes fils ne doivent pas prendre pour femmes les filles des étrangers. »*

Cette loi de Moïse interdisait donc le mélange du sang juif avec le sang des peuples étrangers et assurait ainsi la pérennité du patrimoine génétique des juifs et la préservation des caractéristiques physiques, spirituelles et mentales typiques des juifs pour l'éternité. Cette loi est donc une loi de protection pour la préservation de la race juive.

Après la conquête de Canaan, la loi de protection raciale juive donnée par Moïse ne fut plus observée par de nombreux juifs. Ils avaient pris pour femmes les filles des peuples assujettis et avaient

engendré des enfants avec elles. Chez ces descendants, la nature spécifiquement juive de l'être physique et spirituel menaçait de disparaître de plus en plus. C'est alors que le prêtre juif Ezra a renouvelé la loi de Moïse et a ainsi sauvé la race juive de la dissolution. Comme le rapporte le livre d'Ezra aux chapitres 9 et 10, Ezra, le prêtre des juifs, avait convoqué une assemblée populaire, au cours de laquelle la transgression des lois fut décrétée comme une infraction grave et comme une offense envers Dieu :

> *« J'étais désemparé d'entendre ces choses. J'ai étendu les mains et j'ai dit : 'mon Dieu, j'ai honte et j'ai peur de lever les yeux vers Toi, mon Dieu ; car nos péchés se sont accumulés sur nos têtes et notre culpabilité est aussi grande que le ciel'. »*

Sechanja s'est fait l'orateur de l'assemblée populaire :

> *« Eh bien, nous avons péché, débarrassons-nous de toutes les femmes et de tous leurs enfants ! »*

Après qu'Ezra leur ait fait prêter le serment *« qu'ils agissent selon ces paroles »*, la plus grande séparation de masse de tous les temps a commencé : toutes les femmes non juives mariées à des juifs furent expulsés de la communauté juive, ainsi que les enfants issus de ces mariages !

On ne sait pas si, à l'époque, s'il s'est trouvé des gouvernements alliés qui ont déclaré que cette expulsion massive de femmes et d'enfants était inhumaine et s'ils s'étaient engagés envers les expulsés en utilisant tout leur pouvoir.

Mais Ezra est célébré à juste titre par le judaïsme comme l'un des plus grands prêtres et dirigeants. En renouvelant la loi de

protection raciale juive créée par Moïse, il a sauvé le judaïsme de la destruction. Les Égyptiens, les Perses, les Grecs et les Romains appartiennent à l'histoire, parce qu'ils n'ont fixé aucune limite au mélange de leur sang avec celui d'autres races. Le peuple juif, cependant, a survécu ; il est toujours en vie aujourd'hui et est sur le point de remporter sa plus grande victoire au XXe siècle : la domination du monde !

« Les lois de Nuremberg » devaient devenir pour le peuple allemand ce que les lois de Moïse – renouvelées par Ezra – étaient, et sont encore aujourd'hui, pour les juifs : une protection pour sa préservation ! Ces lois, qui furent adoptées le 15 septembre 1935 par le Reichstag allemand à Nuremberg, constituent deux lois distinctes : *« la Loi sur la citoyenneté du Reich et la Loi sur la protection du sang allemand et de l'honneur allemand. »* [voir annexe]. Elles visaient à empêcher que la virginité allemande ne soit davantage exposée au déshonneur des étrangers et à empêcher le sang allemand de se mélanger au sang juif. Les *« Lois de Nuremberg »* n'étaient donc pas une attaque contre un autre peuple ou une autre race, mais exclusivement **une loi visant à assurer la pérennité du peuple allemand**. Les *« Lois de Nuremberg »* seront un jour saluées par l'histoire comme les plus significatives du XXe siècle et avec elles, leur créateur, Adolf Hitler.

Bien que les juifs prennent soin de préserver leur loi de protection donnée par Moïse et renouvelée par Ezra, ce sont eux qui combattent les *« Lois de Nuremberg »,* promulguées pour protéger le peuple allemand, comme une attaque contre les juifs et donc comme un crime contre la *« liberté démocratique »*. Que les juifs aient exigé et obtenu l'abolition des *« Lois de Nuremberg »* par les gouvernements alliés, révèle à quel point leur influence dans les affaires mondiales est déjà grande.

La guerre et la culpabilité de guerre

La Seconde Guerre mondiale a balayé l'Europe. Le Führer est mort. Le Grand Reich allemand est anéanti. Les villes allemandes sont en ruines. Le peuple allemand est à la merci de son ennemi. Comme lors de la première guerre mondiale, les bourreaux étaient les soldats anglais, américains et russes. Mais qui est le véritable vainqueur de cette guerre ? Est-ce que ce sont les nations d'où sont venus ces soldats ?

La prise de pouvoir du gouvernement par le Führer en 1933 a été le signal de l'attaque de la communauté juive mondiale. ***La presse juive mondiale a réclamé un boycott mondial immédiat contre l'Allemagne.*** La réponse de l'Allemagne a été le boycott des commerces juifs pendant 24 heures, le 1er avril 1933, processus au cours duquel aucun juif n'a perdu la vie ni aucun local commercial juif n'a été endommagé. Le contre-boycott, ordonné par la direction du parti et réalisé sous ma supervision avait pour but de mettre en garde les juifs du monde entier contre toute remise en cause de l'Allemagne nationale-socialiste.

Depuis lors, la presse mondiale a publié à plusieurs reprises des attaques haineuses contre l'Allemagne nationale-socialiste. Il était évident que la propagande qui se poursuivait sans interruption dans le monde entier visait à faire croire que l'existence d'une Allemagne nationale-socialiste constituait un danger pour les autres nations. L'écrivain juif Emil Ludwig (Cohn), qui a émigré en France, a parlé de manière particulièrement claire des souhaits et des intentions des juifs dans la revue *« Les Annales »* :

« Hitler ne veut pas la guerre, mais il y sera contraint. »

Le comte Potocky, ambassadeur polonais aux États-Unis, a écrit à son gouvernement à Varsovie – à une époque où personne en Europe ne pensait encore qu'une seconde guerre mondiale allait ou devait avoir lieu – qu'il avait eu l'impression que d'influents juifs à Washington travaillaient à une nouvelle guerre mondiale. (Voir le Livre blanc allemand).

Le rapport de l'ambassadeur polonais Potocky, que personne ne pouvait accuser d'avoir des préjugés contre la communauté juive mondiale et qui n'était pas non plus un ami de l'Allemagne nationale-socialiste, suffirait à lui seul à répondre pleinement à la question de la culpabilité de guerre. Mais la culpabilité pour la Seconde Guerre mondiale est également née au moment où le Dieu Yahvé, par la bouche du maréchal Moïse, a donné au peuple juif les instructions suivantes :

« Vous mangerez tous les peuples ! »

Avec la défaite de l'Allemagne nationale-socialiste pendant la Seconde Guerre mondiale, le judaïsme mondial a remporté la plus grande victoire de son histoire.

Le Führer vit

Le Führer n'est pas mort ! Il vit dans la création de son esprit divin. Il survivra à la vie de ceux qui ont été condamnés par le destin à ne pas comprendre le Guide quand il était vivant. Ils disparaîtront dans leur tombe et seront oubliés. Mais l'esprit du Führer s'imposera dans le temps et deviendra le sauveur de son peuple asservi et d'une humanité envoûtée.

En conclusion

Un directeur juif de la prison m'a dit qu'il aimait le fait que je me tienne debout dans la situation où je me trouvais. Ce qui avait suscité l'étonnement chez cet agent pénitentiaire juif, qui, par son témoignage de respect, avait involontairement exprimé sa propre nature, allait de soi pour moi. Je serais un salopard si, au moment où je me trouve à la merci de l'ennemi, je reniais ce qui a été ma conviction pendant 25 ans. Cette conviction est en accord avec la demande du chef sioniste Theodor Herzl :

Julius Streicher
12 février 1885 - 16 octobre 1946

« Tant que les juifs seront contraints de vivre avec d'autres peuples, l'antisémitisme perdurera. La paix mondiale tant désirée par les peuples ne deviendra un fait que lorsque le judaïsme mondial aura également reçu un foyer national. »

Mondorf-les-Bains, 3 août 1945
Maison des détenus
Julius Streicher

ANNEXE

Loi pour la protection du sang et de l'honneur allemands du 15 septembre 1935

Pénétré de la conscience que la pureté du sang allemand est la condition nécessaire de la perpétuation du peuple allemand, et inspiré par la volonté indomptable d'assurer, quoi qu'il arrive, l'avenir de la nation allemande, le Reichstag a adopté à l'unanimité la loi suivante, qui est proclamée par la présente :

§1.1. Les mariages entre juifs et citoyens de sang allemand ou apparenté sont interdits. Les mariages conclus malgré cette interdiction sont nuls, même s'ils ont été conclus à l'étranger de façon à contourner la présente loi.

§1.2 L'action en annulation ne peut être initiée que par le procureur public.

§2. Les relations extra-conjugales entre juifs et citoyens de sang allemand ou apparenté sont interdites.

§3. Les juifs n'ont pas le droit d'employer dans leur ménage des citoyennes de sang allemand ou apparenté de moins de 45 ans.

§4.1. Il est interdit aux juifs de hisser et d'arborer les couleurs nationales du Reich.

§4.2. Il leur est par contre autorisé d'arborer les couleurs juives. L'exercice de ce droit est protégé par l'État.

§5.1. Quiconque contrevient au § 1 sera puni d'une peine de prison.

§5.2. L'homme qui contrevient au § 2 sera puni d'une peine de

prison ou de bagne.

§5.3. Quiconque contrevient aux dispositions des §§ 3 et 4 sera puni d'une peine de prison pouvant aller jusqu'à un an et d'une amende ou d'une de ces peines.

§6. Le ministre de l'Intérieur du Reich, en accord avec le représentant du Führer et avec le ministre de la Justice du Reich, prend les dispositions légales et administratives nécessaires pour appliquer et compléter la présente loi.

§7. La loi entre en vigueur le jour de sa promulgation, à l'exception du § 3 qui n'entre en vigueur que le 1er janvier 1936.

Nuremberg, le 15 septembre 1935

lors du Congrès « liberté » du parti du Reich

Le Führer et chancelier du Reich, Adolf Hitler

Le ministre de l'Intérieur du Reich, Frick

Le ministre de la Justice du Reich, Dr. Gürtner

Le représentant du Führer, R. Hess, ministre du Reich sans portefeuille

TA 9863/5012

Gesetz zum Schutze des deutschen Blutes und der deutschen Ehre.

Vom 15.September 1935.

Durchdrungen von der Erkenntnis, daß die Reinheit des deutschen Blutes die Voraussetzung für den Fortbestand des Deutschen Volkes ist, und beseelt von dem unbeugsamen Willen, die Deutsche Nation für alle Zukunft zu sichern, hat der Reichstag einstimmig das folgende Gesetz beschlossen, das hiermit verkündet wird:

§ 1

(1) Eheschließungen zwischen Juden und Staatsangehörigen deutschen oder artverwandten Blutes sind verboten. Trotzdem geschlossene Ehen sind nichtig, auch wenn sie zur Umgehung dieses Gesetzes im Ausland geschlossen sind.
(2) Die Nichtigkeitsklage kann nur der Staatsanwalt erheben.

§ 2

Außerehelicher ~~Geschlechtsverkehr~~ Verkehr zwischen Juden und Staatsangehörigen deutschen oder artverwandten Blutes ist verboten.

§ 3

Juden dürfen weibliche Staatsangehörige deutschen oder artverwandten Blutes unter 45 Jahren in ihrem Haushalt nicht beschäftigen.

§ 4

(1) Juden ist das Hissen der Reichs- und Nationalflagge und das Zeigen der Reichsfarben verboten.
(2) Dagegen ist ihnen das Zeigen der jüdischen Farben gestattet. Die Ausübung dieser Befugnis steht unter staatlichem Schutz.

./.

Archiv 2248.

§ 5

(1) Wer dem Verbot des § 1 zuwiderhandelt, wird mit Zuchthaus bestraft.

(2) Der Mann, der dem Verbot des § 2 zuwiderhandelt, wird mit Gefängnis oder mit Zuchthaus bestraft.

(3) Wer den Bestimmungen der §§ 3 oder 4 zuwiderhandelt, wird mit Gefängnis bis zu einem Jahr und mit Geldstrafe oder mit einer dieser Strafen bestraft.

§ 6

Der Reichsminister des Jnnern erläßt im Einvernehmen mit dem Stellvertreter des Führers und dem Reichsminister der Justiz die zur Durchführung und Ergänzung des Gesetzes erforderlichen Rechts- und Verwaltungsvorschriften.

§ 7

Das Gesetz tritt am Tage nach der Verkündung, § 3 jedoch erst am 1.Januar 1936 in Kraft.

Nürnberg, den 15.September 1935,
am Reichsparteitag der Freiheit.

Der Führer und Reichskanzler.

Adolf Hitler

Der Reichsminister des Jnnern.

Frick

Der Reichsminister der Justiz.

Dr. Gürtner

Der Stellvertreter des Führers.

R. Hess.

Autres livres traduits par Valérie Devon

Ernst Böhm – *Les ordres des commandants d'Auschwitz*

Benton L. Bradberry – *Le Sale Boche raconté aux braves gens*

Michael Collins Piper – *Le complexe de Caïphe*

John Gimbel – *Science, Technologie et Réparations*

Thomas Goodrich – *Tempête diabolique (Hellstorm)*

Else Löser – *Pologne et les falsifications de l'histoire polonaise*

Arnold Leese :

– *Les guerres de survie juives*
– *Meurtre rituel juif*
– *Sottise du Gentil, les Rothschild*
– *Hors des sentiers battus ou les deux vies trépidantes d'un vétérinaire anti juif*

Gerard Menuhin – *Dites la vérité et vous humilierez le diable*

Germar Rudolf – *Déborah Lipstadt et l'holocauste* (publié chez Akribeia)

Julius Streicher – *Le testament politique de Julius Streicher*

Udo Walendy – *Le contrat de transfert et la fièvre du boycott de 1933*

Carlos W. Porter – *Made in Russia the Holocaust* (livret d'accompagnement de la video MIRTH)

Carlos W. Porter – *Made in Russia the Holocaust – Condensé du livre de C. Porter*

Auteur anonyme – *Quand les « victimes » dictent leurs lois (vol. 1)*

Jacqueline Berger :

– *La Philosophie universelle ou comment échapper à l'Enfer ici-bas*

– *La Mythologie – Une brèche dans l'abîme ?*

Pour commander ces livres : didi18editions.com